Société française d'héraldique & de sigillographie

Titre	Le *montflorit*, marqueur identitaire de l'héraldique occitane
Auteur	Olivier DAILLUT et Yvan ROCHER
Publié dans	*Revue française d'héraldique et de sigillographie - Études en ligne*
Date de publication	novembre 2026
Pages	32 p.
Dépôt légal	ISSN 2606-3972 (4e trimestre 2026)
Copyright	Société française d'héraldique et de sigillographie, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, France
Directeur de la publication	Jean-Luc Chassel

Pour citer cet article Olivier DAILLUT et Yvan ROCHER, « Le *montflorit*, marqueur identitaire de l'héraldique occitane », *Revue française d'héraldique et de sigillographie – Études en ligne*, 2026-6, novembre 2026, 32 p.

https://sfhs-rfhs.fr/wp-content/PDF/articles/RFHS_W_2026_006.pdf

Document créé le 15/11/2026

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE

Adresse de la rédaction : 60, rue des Francs-Bourgeois, 75141 Paris Cedex 03

Directeur : Jean-Luc Chassel

Rédacteurs en chef : Caroline Simonet et Arnaud Baudin

Conseiller de la rédaction : Laurent Macé

Comité de rédaction : Clément Blanc-Riehl, Arnaud Baudin, Pierre Couhault, Jean-Luc Chassel, Dominique Delgrange, Hélène Loyau, Nicolas Vernot

Comité de lecture : Jean-Christophe Blanchard (CNRS), Ghislain Brunel (Archives nationales), Jean-Luc Chassel (université Paris-Nanterre), Guilhem Dorandeu (École française de Rome), Luisa Clotilde Gentile (Archivio di Stato, Torino), Marc Gil (université Charles-de-Gaulle-Lille III), Laurent Hablot (EPHE), Laurent Macé (université Toulouse-Jean-Jaurès), Christophe Maneuvrier (université de Caen Normandie), Miguel Metelo de Seixas (Universidade Nova de Lisboa), Maria do Rosário Murujão (Universidade de Coimbra), Marie-Adélaïde Nielen (Archives nationales), Michel Pastoureau (EPHE), Michel Popoff (BnF), Ambre Vilain (université de Nantes), Inès Villela-Petit (BnF).

ISSN 1158-3355

et

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE
ÉTUDES EN LIGNE

ISSN 2006-3972

© Société française d'héraldique et de sigillographie

SIRET 433 869 757 00016

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE

ÉTUDES EN LIGNE

RFHS-EL 2026-n° 6 novembre 2026

Le " monflorit ", marqueur identitaire de l'héraldique occitane

Olivier DAILLUT et Yvan ROCHER

Cet article est accompagné d'un second volet fournissant le corpus étudié ici.

Résumé

La présente étude porte sur l'usage du montflorit et de ses dérivés dans l'aire Occitane, documenté par l'usage des sceaux et autres petits mobiliers, par les sculptures et les peintures entre les XIII^e^ et XVI^e^ siècles. La récurrence de cette emblématique en fait un élément significatif des représentations héraldiques de certaines régions de Langue d'Oc dont il s'agira d'analyser la diffusion, l'évolution, la signification et enfin les raisons de son succès puis de sa quasi disparition.

Abstract

The Montflorit as symbol of identity in the Occitan area

This study focuses on the use of the montflorit and its derivative in the Occitan area, documented by the use of seals and other small objects, by sculptures and paintings between the 13^th^ and the 16^th^ centuries. The recurrence of this emblem makes it a significant element of the heraldic representations of some Occitan-speaking regions, the aim of which will be to analyze its diffusion, its evolution, its meaning and finally the reasons for its success and then its near disappearance.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Au même titre que la bordure denticulée[1], le *mont floronat* avait été identifié par P. Adam[2] comme un des éléments spécifiques de l'héraldique catalane. Ce meuble tout à fait original, combinant un mont en forme de pain de sucre surmonté d'une fleur de lis[3] issante est habituellement appelé *montflorit* en occitan[4]. Léon Jéquier proposait la dénomination française de « mont fleuré »[5].

L'armorial de Steve Tamborini[6] en présente les exemples les plus représentatifs en couleur (*fig. 1*) et l'*Heràldica catalana* de Francesc d'A. Ferrer i Vives[7] montre que les *monts floronats* sont présents dans près de 3 % des 8 000 armoiries familiales des pays catalans (Catalogne, Baléares, Pays Valencien), ce qui apparaît comme tout à fait significatif pour un meuble si particulier présent aussi, dans une moindre mesure, en Aragon.



1. *Deux monts floronats catalans dans l'armorial de S.Tamborini (1513-1521)*
Bibliothèque municipale de Toulouse, Ms 798, f. 20 (haut) et 22 (bas)

Cette étude doit beaucoup à l'aide précieuse de François-Xavier Bon pour l'inventaire et l'analyse des pendants de harnais, d'Anne Behaghel-Dindorf et Guilhem Dorandeu pour leurs relectures, ainsi qu'aux contributions photographiques de l'association *Sigillvm Franciae* et des Archives nationales. Qu'ils en soient tous ici remerciés.

1. Le site *Eraldica Occitana* a consacré une première étude à son sujet, accessible en version occitane uniquement sur le site via le lien : [*https://eraldica-occitana.com/la-bordadura-denticulada-dins-leraldica-occitana/*].

2. Paul ADAM, « Traité du blason et armorial catalan de Steve Tamburini », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. 29, 1961-1962, p. 359-407 (ici p. 367).

3. Emmanuel DE BOOS, *Dictionnaire du blason*, Paris, 2001, p. 114.

4. D'après Armand DE FLUVIA Y ESCORSA, *Manual d'Heràldica i tècnica del blasó*, *Manuals universitaris* 2, Barcelone, 2011 et Alban BERTERO, *Diccionari eraudic illustrat occitan-francés*, Marseille, 2018.

5. Donald Lindsay GALBREATH et Léon JÉQUIER, *Le manuel du blason,* Lausanne, 1977, p. 155.

6. BM Toulouse, Ms 798 (1513-1521), consultable sur *Gallica*. Dans le manuscrit les monts floronats sont blasonnés avec le terme de « munt flore ».

7. Francesc D'A. FERRER I VIVES, *Heràldica catalana*, 3 vol., Barcelone, 1993.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Comme nous l'avions constaté avec la bordure denticulée, l'héraldique de plusieurs régions de l'espace occitan a partagé, durant une bonne partie du Moyen Âge, certaines caractéristiques communes avec le royaume d'Aragon et les pays catalans[8]. C'est pourquoi, il nous a semblé intéressant de consacrer cet article au *montflorit* occitan et à ses usages, formes et répartitions chronologiques et géographiques.

Notre travail a commencé par un inventaire tous azimuts des occurrences de ce type de meubles et de ses dérivés, dans l'Europe occidentale médiévale. Ce recensement a ensuite conduit à la constitution d'un corpus exclusivement occitan dont l'analyse nous a permis de tirer quelques conclusions et d'émettre certaines hypothèses quant à l'usage de ce meuble si particulier en Occitanie d'un point de vue géographique[9] et entre les XIII^e^ et XVI^e^ siècles qui se sont imposés comme les bornes chronologiques du phénomène.

I. Présentation du corpus

1. Démarche d'investigation

Nous avons tenté de relever la présence du *montflorit* et de ses variantes sur tous les types de supports possibles conservés jusqu'à aujourd'hui (monuments, sceaux, armoriaux, pendants de harnais, poids monétiformes, peintures, gravures, livres…). Il est rapidement apparu qu'en dehors du royaume d'Aragon et des pays catalans, seule l'Occitanie présentait un nombre d'items significatif. Le *montflorit* s'est d'ailleurs avéré complètement absent dans l'héraldique des autres pays ou régions d'Europe occidentale[10].

Nous avons donc circonscrit un champ d'investigation sur la zone linguistique occitane pour la période allant du XIII^e^ siècle jusqu'au dernier quart du XVI^e^ siècle. Après trois ans de recherche, nous avons décidé d'effectuer un premier bilan reposant sur 141 occurrences. Les résultats de l'enquête montrent cependant que notre corpus n'est aujourd'hui pas exhaustif et que d'autres items seront probablement à ajouter à l'avenir.

2. Nature du corpus

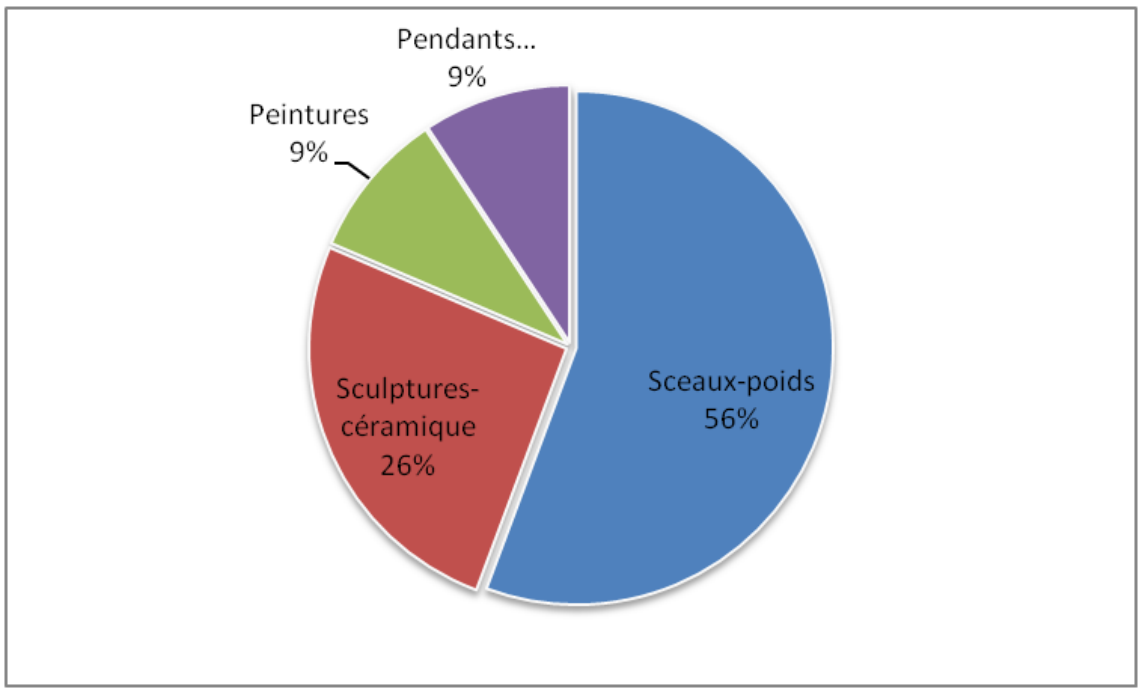
À l'analyse du corpus, il ressort que plus de la moitié de l'ensemble considéré est constituée de sceaux – sous la forme de matrices, d'empreintes ou de moulages –, de gravures et de descriptions anciennes et de poids monétiformes (3 items). Cet ensemble conséquent présente à la fois l'avantage de permettre fréquemment l'identification de l'émetteur mais aussi l'inconvénient d'être parfois d'origine géographique difficilement localisable (*fig. 2*).

8. La zone méridionale occitane, du Béarn à l'ouest à la Haute-Auvergne au Nord, jusqu'à la Provence à l'Est a formé, du XI^e^ aux XIII-XIV^e^ siècles, un ensemble culturel et politique relativement cohérent en rapport direct avec les principautés du Nord de l'Espagne. Plusieurs recueils, colloques et ouvrages ont abordé cette question, en particulier : Michel Zimmermann (coord.), *Les sociétés méridionales autour de l'an mil*, Toulouse, 1992 ; Hélène Débax (éd.), *Les sociétés méridionales à l'âge féodal, Hommage à Pierre Bonnassie*, Toulouse, 1999 ; Josep M. Figueres (éd.), *Col.loqui d'història medieval occitano-catalana, Eurocongrés 2000,* Barcelone, 2004.

9. Nous entendons par là l'espace géographique d'extension de la langue d'oc ou occitan, donnant son sens à l'appellation d'Occitanie, réalité linguistique qui dépasse donc largement la région administrative française de ce nom (voir le site *Eraldica Occitana*, cité n. 1).

10. À l'issue de ces recherches il est apparu que la famille suisse de *Schön* à Zurich portait des armoiries relativement proches du *montflorit*. Le *Vigilii Ruberi wappenbuch* (1548), conservé à la Bibliothèque Anna Amalia de Weimar, présente également quelques écus ornés d'un meuble combinant un mont et une fleur de lis, mais sans qu'on puisse les considérer comme des *montflorits*. Nous remercions Anne Behaghel-Dindorf et Jon Sneddon pour leur participation à la recherche d'armoiries équivalentes en dehors de la zone occitano-catalane.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



2. *Graphique sur la nature du corpus*

L'autre contingent important (36 items soit 26 % de l'ensemble) est formé des éléments sculptés ou gravés dans la pierre des monuments historiques (clés de voûte, tombes…) ou sur de la céramique. Souvent visibles *in situ*, ils peuvent aussi être utilisés en remploi ou faire partie de collections lapidaires erratiques.

Viennent ensuite les éléments métalliques décoratifs issus de l'habillement ou du harnais équestre[11]. Ces pièces, assez souvent découvertes hors contexte archéologique, sont difficilement identifiables mais présentent l'avantage de conserver la plupart du temps les traces des émaux qui les recouvraient à l'origine, nous donnant ainsi de précieuses informations sur les couleurs de l'écu.

À cette catégorie permettant donc parfois un blasonnement précis, s'ajoutent les occurrences rencontrées dans des manuscrits ornés ou des peintures monumentales armoriées que nous avons réunies sous la dénomination de peintures[12]. L'armorial des *Annales de la ville de Toulouse*[13] nous a ainsi livré plusieurs items nominatifs et colorés auxquels sont venus se joindre quelques écus peints dans des *ostals* aristocratiques languedociens, plus difficiles à identifier.

11. Sont rassemblés dans cette catégorie 8 pendants de harnais armoriés, une boucle de ceinture et quatre appliques pour un total de 13 items soit 9,21 % de l'ensemble.

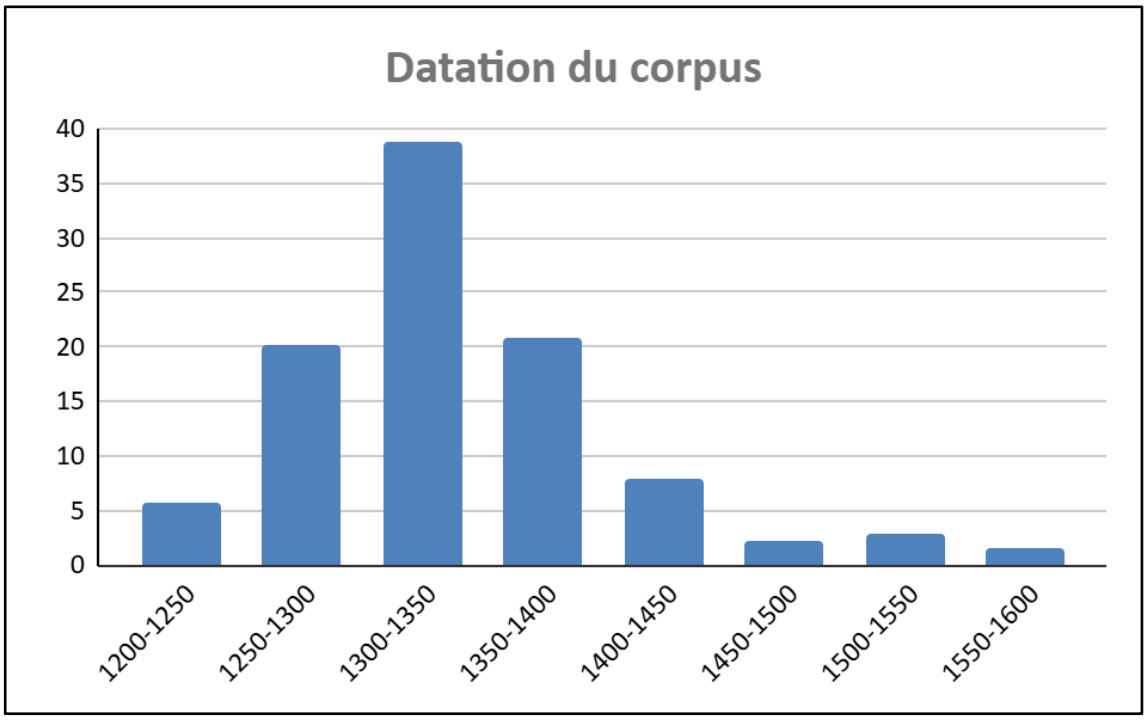
12. 8 items sont tirés de manuscrits et 5 de décors peints monumentaux.

13. Christian CAU, *Les capitouls de Toulouse. L'intégrale des portraits des Annales de la Ville 1352-1778*, Toulouse, 1990. Les écus sont consultables sur le site des archives de Toulouse [*https://www.archives.toulouse.fr*] (consulté le 16/05/2026).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

3. Éléments de datation

Seuls 2 items ont résisté à nos tentatives de datation, représentant 1,42 % de l'ensemble, ce qui ne remet donc pas en cause les résultats généraux suivants (*fig. 3*).



3. *Graphique sur la datation du corpus*

Nous voyons que la progression de l'usage du *montflorit* en zone occitane, entamée dans le deuxième quart du XIII^e^ siècle, atteint son apogée dans la première moitié du siècle suivant. Une première baisse s'opère jusqu'en 1400 suivie d'une chute assez brutale menant à la disparition quasi complète du *montflorit* dans l'héraldique moderne des zones étudiées[14].

Si comme nous le verrons plus loin, cette évolution finale abrupte apparaît tout à fait claire, l'apparition et la diffusion de ce meuble original au XIII^e^ siècle est plus difficile à appréhender. En effet, la forte ascension que nous montre le graphique entre 1250 et 1350 doit être nuancée, selon nous, en fonction de certains facteurs pouvant déformer notre vision des choses a posteriori. En premier lieu, naturellement, il n'est pas étonnant que le nombre d'occurrences baisse quand on recule dans le temps, à la fois du fait de la non-conservation d'éventuels vestiges, mais aussi quand on envisage la lente progression de l'usage social de l'héraldique au XIII^e^ siècle dans le mobilier, les décors architecturaux, etc. De plus, un seul lignage, celui des Montbrun des Corbières, concentre pour la fin du XIII^e^ siècle près du quart des occurrences[15]. Cette famille a connu en effet une ascension spectaculaire dans le sillage d'un de ses membres, Pierre,

14. Le même phénomène avait été observé concernant la bordure denticulée. Voir [*http://eraldica-occitana.com/la-bordadura-denticulada-dins-leraldica-occitana/*] Nous reviendrons plus loin sur les hypothèses que nous pouvons formuler quant aux causes de cette disparition.

15. De 17 à 20 occurrences peuvent être attribuées à ce lignage représentant un peu moins de 15 % de l'ensemble du corpus.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

archevêque de Narbonne de 1272 à 1286, personnage qui semble avoir inauguré une ample politique emblématique familiale[16].

Pour en rester sur des données moins relatives, nous pouvons insister sur la précocité de l'apparition du *montflorit* sur le sceau de Raimond Arnaud *del Pech* appendu à un acte daté de juin 1226 (*fig. 4*)[17]. Il est suivi de près par l'empreinte laissée par la matrice de Rostaing de Pujaut (Gard), petit seigneur de la vallée du Rhône, présent à Acre en octobre 1230[18].



4. *Moulage du sceau de Raimond Arnal del Pech d'après une empreinte de 1226*
AN, Sc/D/3334. Archives nationales, Paris

Dès 1242, les consuls de Puylaurens (Tarn) scellent aussi d'un mont surmonté d'un laurier parlant. Il s'agit là du premier exemple civil d'utilisation d'une forme de *montflorit* et le nombre important de sceaux consulaires de ce type apparaissant par la suite, rend compte d'un véritable engouement des communautés urbaines pour ce meuble parlant, d'inspiration topographique et toponymique[19]. Le premier sceau ecclésiastique de notre corpus est aussi assez précoce avec l'empreinte du sceau de Raimond Pelet, clerc de Puycelsi (Tarn) sur un acte daté de 1243[20].

Nous voyons ainsi que dès la première moitié du XIII^e^ siècle, l'utilisation du *montflorit* comme meuble héraldique est attestée en plusieurs points du Languedoc, et ce dans l'ensemble des corps sociaux que nous laissent distinguer les sceaux de l'époque.

Si le phénomène semble donc précoce et assez étendu dès le départ, une progression à la fois numérique et géographique apparaît à la lecture de nos résultats statistiques entre 1250 et 1300 avant l'explosion de la première moitié du XIV^e^ siècle.

16. Voir *infra* le paragraphe dédié à cette famille.

17. AN, Sc/D/3334. Nous y reviendrons plus tard.

18. BLANCARD, *Bouches-du-Rhône*, p. 114 et pl. 57, n° 12. Une autre empreinte, issue d'une matrice différente a été découverte aux Archives Départementales du Vaucluse (2^E^ 13/154) et moulage AN, Sc/St/5257. Il s'agit probablement du sceau d'un Rostaing de Pujaut « junior ».

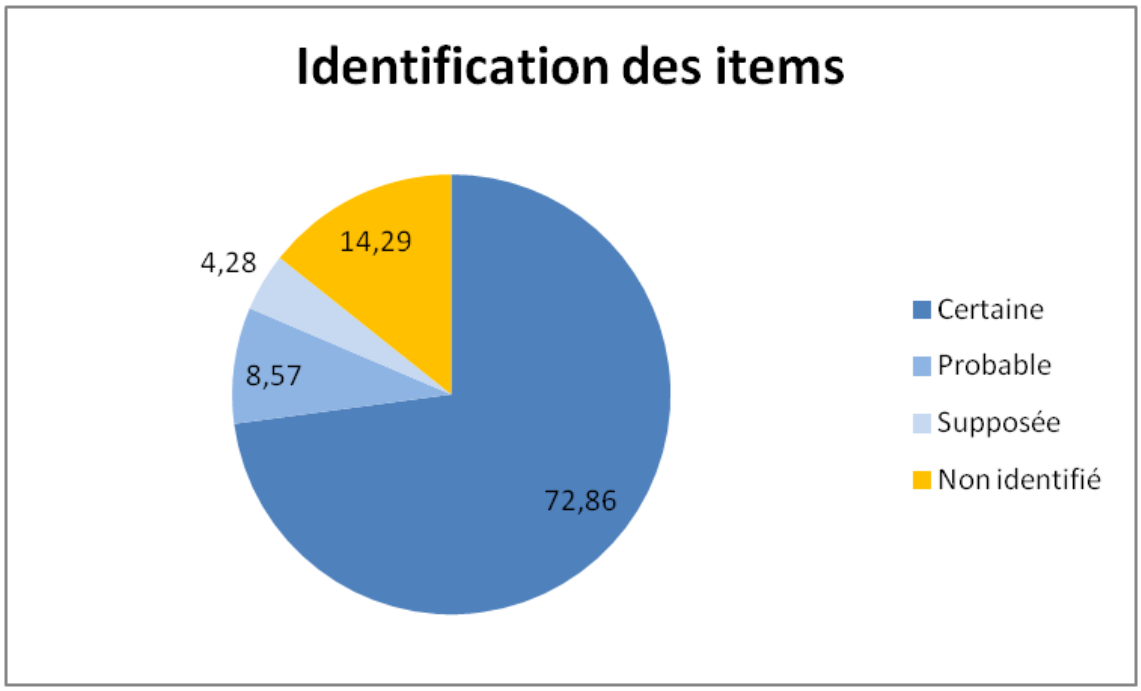
19. Voir *infra* pour l'étude des sceaux consulaires et du caractère parlant du *montflorit*.

20. AN, Sc/D/8116. Il est intéressant de noter ici le caractère parlant en rapport avec le lieu de vie ou d'exercice plutôt qu'avec le patronyme.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

4. Identification des items

Comme nous l'avons dit précédemment, plusieurs facteurs[21] nous ont permis de proposer une identification certaine, probable ou tout au moins supposée ou imprécise pour plus des trois-quarts des items du corpus rassemblé (85,71 % de l'ensemble).



5. *Graphique de l'identification des items*

Un long travail d'affinage devra cependant être mené afin de définir les liens familiaux et/ou vassaliques entre certains lignages dont les généalogies sont très peu connues. Certains items ne font apparaître le *montflorit* que dans des compositions héraldiques propres à des alliances qui n'ont pas toujours laissé de traces historiques accessibles. La proximité patronymique des différentes familles del Pech, del Puech, del Pouy, plus tard francisés en Dupuy pour certains, complique encore cet imbroglio.

5. La dimension parlante du *montflorit*

Comme l'héraldique catalane, l'héraldique occitane connaît des proportions d'armoiries parlantes supérieures aux autres régions d'Europe (*fig. 6*)[22]. Le *montflorit* est, comme nous allons

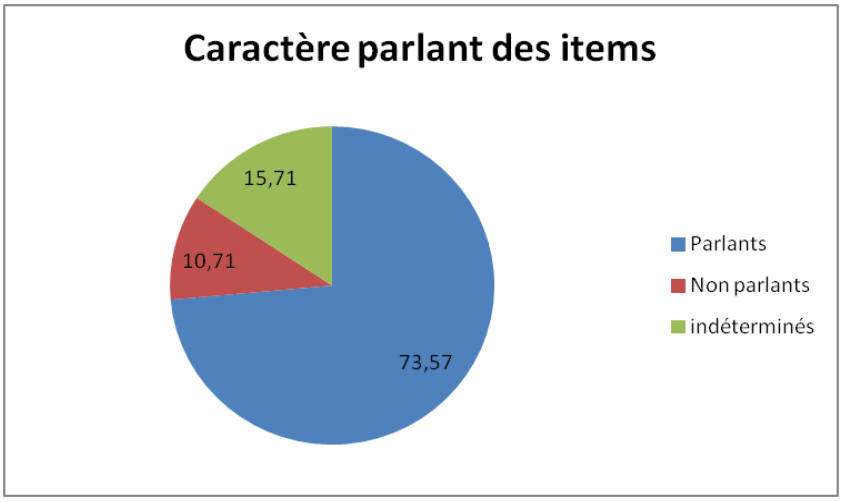
21. La nature de certains items comme les sceaux, majoritaires ici, permettent une identification du sigillant plus ou moins précise. L'importance de certains lignages a aussi contribué à ces résultats.

22. Déjà en 1913, Guérin DE VALMALE soulignait l'importance de la proportion d'armes parlantes et l'utilité de la maîtrise de la langue occitane pour leur analyse et leur compréhension dans « La langue d'Oc dans les armes parlantes », *Bulletin historique, archéologique et héraldiqu*e, 1913, p. 230-234. Martin DE FRAMONT, *Sceaux Rouergats du Moyen Âge*, Rodez, 1982, p. 89. Jean-Luc CHASSEL, « La problématique des sceaux de villes dans le Midi de la France médiévale », dans *Le bazar de l'hôtel de ville*, éd. Ézéchiel JEAN-COURRET, Sandrine LAVAUD, Judicaël

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

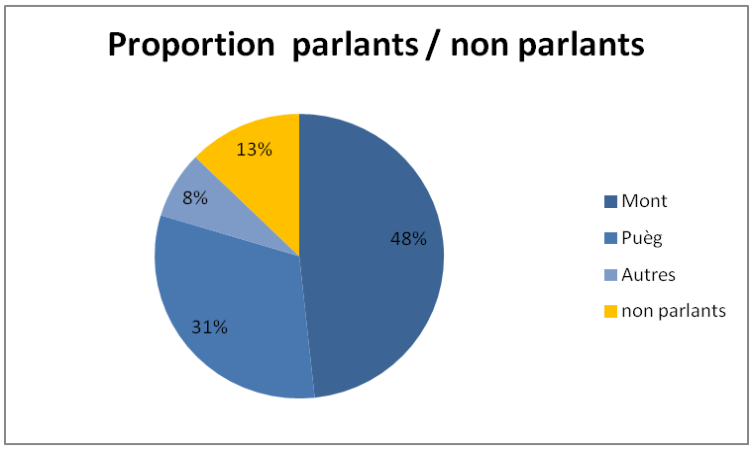
le voir, emblématique de ce lien étroit entre langue parlée et héraldique dans les pays de langue d'oc.

Si un peu plus de 15 % du corpus reste indéterminé, faute de données suffisamment précises, on voit que dans les presque 85 % restants, la proportion de *montflorits* parlants est tout à fait prépondérante, avec près de 74 % de l'ensemble.



6. *Graphique du caractère parlant des items*

Cette analyse peut être affinée en ne tenant compte que des items déterminés (*fig. 7*). On observe alors que près de 90 % des items apparaissent parlants ou allusifs avec une majorité de formes en « mont » et près du tiers de formes en « puèg » et dérivés.



7. *Graphique de la proportion des items parlants / non parlants*

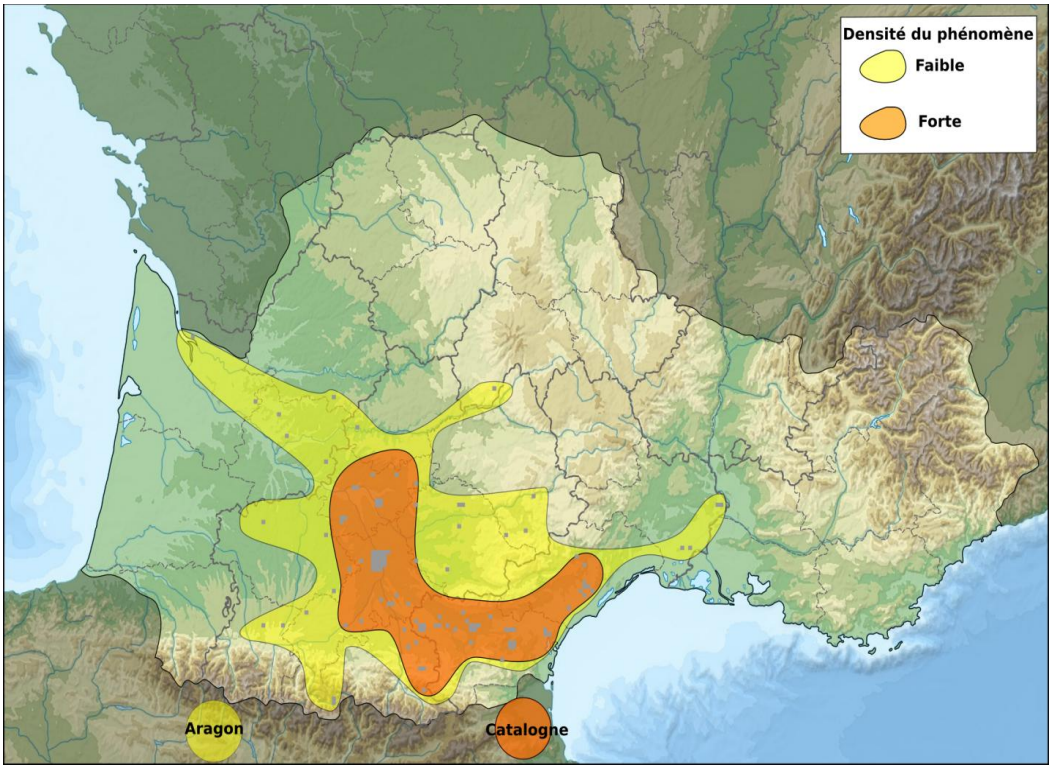
PETROWISTE et Johan PICOT, Bordeaux, 2016, p. 27-53. Ainsi il existe une forte proportion d'emblèmes parlants dans les sceaux des villes du Midi (plus du quart des localités). Sylvie MOUYSSET, *Le pouvoir dans la Bonne Ville. Les consuls de Rodez sous l'Ancien Régime,* Toulouse, 2000, notamment le chapitre 9 « Positions et représentations sociales : le dehors et le dedans », p. 457-510. Il semble que plus de la moitié des armoiries bourgeoises ruthénoises soient parlantes, soit un nombre bien supérieur à la moyenne de 20 à 25 % relevée par Michel Pastoureau pour l'ensemble de la France.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Dans les régions concernées par le phénomène, le relief est une des composantes géographiques majeures et il n'est pas étonnant que les innombrables toponymes en mont / *puech, pech, puch, peuch, pioch, puy, pouch, pouy* aient eu une influence sur le choix d'armoiries parlantes par les lignages et les communautés. Ainsi, notre corpus apparaît comme tout à fait significatif du caractère parlant du *montflorit*.

II. Répartition géographique

La zone de concentration maximale s'étend du Bas-Quercy au Toulousain, se poursuit ensuite vers le Lauragais et le comté de Foix et s'achève dans la plaine languedocienne vers Montpellier (*fig. 8*). Dans cette zone, le Toulousain, le Lauragais et la vallée de l'Aude concentrent plus de la moitié des occurrences de l'ensemble du corpus.



8. *Carte de la densité du phénomène - Cartographie Clément Cellier.*

L'Albigeois, le sud du Rouergue et la rive ouest du Rhône marquent les limites orientales du phénomène. Ce dernier s'étend vers le nord-ouest le long de la vallée de la Garonne, jusqu'à la Gironde et au nord-est jusqu'en Haute-Auvergne. Enfin, les marges orientales de la Gascogne[23] présentent une concentration plus faible mais néanmoins significative des items.

23. Lomagne, Condomois, Magnoac, Basse-Bigorre et Val d'Aran.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Incontestablement, Toulouse se situe au cœur de cet ensemble et la répartition se ramifie en étoile le long des principales voies de communication suivant les vallées de la Garonne, du Tarn, de l'Aude et de l'Ariège. Le Lauragais, aujourd'hui à cheval sur les départements de la Haute-Garonne, de l'Aude et de l'Ariège, ainsi que l'arrière-pays languedocien constituent naturellement, du fait de leur relief collinaire, des secteurs propices à l'adoption de *montflorits* parlants. Le Limousin et le Périgord voisin, l'Auvergne (excepté le cas de Montsalvy) et ses marges (Nord-Rouergue, Gévaudan, Vivarais) ainsi que la Provence et les régions alpines semblent être restés en dehors de cette mode héraldique. L'emploi du *montflorit* ne s'est pas étendu non plus à l'ouest des pays gascons, peu marqués par le relief.

Comme nous l'avions déjà constaté pour la bordure denticulée[24], la domination politique aragonaise et catalane sur le comté de Provence entre 1112 et 1245 n'a pas eu d'influence sur la propagation de ce meuble dans cette région occitane.

III. Étude stylistique : Monflorit, Mon floronat et autres déclinaisons

Par souci de clarté, nous allons maintenant décrire les trois principales formes que prennent les meubles que nous étudions et que nous avons jusqu'ici nommés de façon générale « *montflorit* » (*fig. 9-11*). Car la diversité formelle présente dans notre corpus nous a obligés à mener une réflexion d'ordre lexical afin de nommer précisément les principales variantes et gagner ainsi en intelligibilité.



9. *Montflorit*, *montfloronat* et *montplantat* : trois déclinaisons d'un même meuble.
À gauche : *Sceau de P. de Clarens*. Musée Paul-Dupuy (Toulouse), inv. n° 28290.
Au centre : *Moulage du sceau de la communauté de Montblanc (Hérault)*.
AN, Sc/Vi/442 (Archives nationales, Paris).
À droite : *Moulage du sceau de la communauté de Puylaurens (Tarn)*.
AN, Sc/Vi/n°565 (Archives nationales, Paris)

24. Voir Olivier Daillut, *La bordadura denticulada dins l'eraldica occitana* sur [*http://eraldica-occitana.com/la-bordadura-denticulada-dins-leraldica-occitana/*].

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

1. Le *monfloronat*

Le *montfloronat* occitan est une réplique exacte du meuble typique catalan appelé « *mont floronat* » dans cette langue. On y retrouve la forme caractéristique du mont en « pain de sucre », quelquefois treillissé ou palé, comme dans l'héraldique catalane. Un exemplaire de sceau présente au contraire un mont triangulaire mais la qualité fruste de la matrice pourrait expliquer cette particularité. La fleur de lis, généralement au pied nourri, est issante ou légèrement posée sur le sommet du mont (*fig. 10*).



10. *Pendant de harnais découvert à Castelnaudary (Aude), présentant un " montfloronat " et une bordure denticulée*

2. Le *Montflorit*

Le *montflorit* apparaît comme le meuble le plus original de l'ensemble et constitue en cela la version la plus caractéristique de cette zone au sein des pays occitans. Il partage avec le *montfloronat* la forme du monticule qui lui sert de base, bien que deux occurrences présentent un mont triangulaire.

Le végétal le surmontant se montre quant à lui assez énigmatique. Il n'est pas sans rappeler le créquier. Comme lui, il est habituellement constitué de six branches latérales ondoyantes, mais parfois quatre (moins de 5 occurrences) et rarement huit (1 item). Traditionnellement, le créquier héraldique représente la figure stylisée d'un prunier sauvage[25]. Son nom provient de la variante picarde du français. Il est surtout connu pour avoir figuré dès 1234, dans les armes parlantes des seigneurs de Créquy en Artois auxquelles Anne Behaghel-Dindorf et Claire Boudreau ont consacré deux études très documentées[26]. Alban Bertero propose de le nommer de la même façon « *crequier* » en occitan[27]. Cependant, les blasonnements anciens ne font référence au mot créquier qu'à partir du XVI^{e} siècle (1560), ne présentant auparavant que le nom générique « d'arbre »[28]. Sa

25. Victor BOUTON, *Nouveau traité des armoiries*, Paris, 1887, p. 465. Joseph Louis Édouard JOUFFROY D'ESCHAVANNES disait de lui que sa forme est « presque fantastique » (*Traité complet de la science du blason*, Paris, 1880, p. 139).

26. Anne BEHAGHEL-DINDORF, *Les créquiers de l'illustre maison de Créquy*, avril 2012, à lire sur [*http://lalanguedublason.blogspot.com/*], et Claire BOUDREAU, « Le créquier héraldique », *RFHS*, t. 64, 1994, p. 59-72.

27. BERTERO, *Diccionari…* (cité n. 4), p. 42.

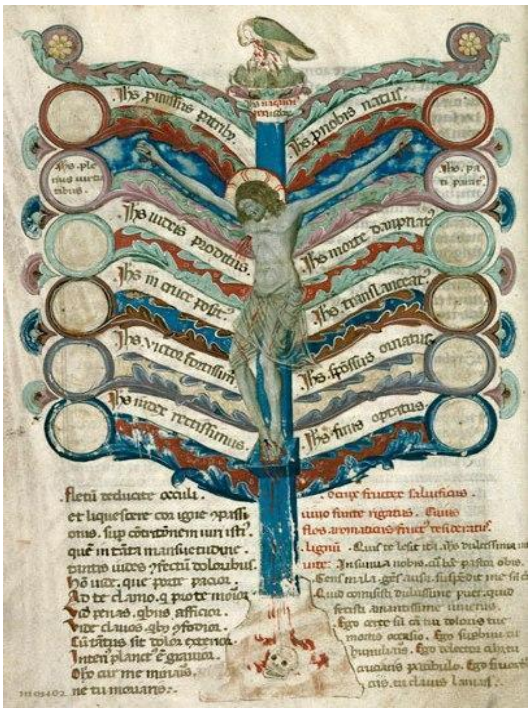
28. BEHAGHEL-DINDORF, *Les créquiers…* (cité n. 26).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

valeur parlante n'a donc probablement été réelle au Moyen Âge que dans les régions de dialecte picard.

Notre *montflorit* se distingue cependant clairement du créquier par l'absence complète de feuilles aux bouts des branches ainsi que par le sommet de la tige centrale traité plutôt à la façon d'une fleur de lis. Stylistiquement, ce dernier aspect le relie précisément au *montfloronat*. Nous pourrions donc plutôt être en présence d'une version hybride de la fleur de lis, comme lorsque cette dernière est figurée fendue ou épanouie, mais dans une forme qui s'en éloignerait bien plus franchement.

Ce végétal pourrait aussi faire référence à certaines formes de représentation de l'Arbre de Vie que l'on peut observer sur certaines enluminures contemporaines (*fig. 11*).



11. *Un Arbre de Vie.* Bibliothèque municipale d'Aix-en-Provence, Ms 1455, f. 36 v (1319)



12

12. *" Montflorit " sculpté à la clé d'une voûte de l'église des Augustins de Toulouse*

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Malgré les ressemblances du végétal présent sur les *montflorits* occitans avec le créquier, l'Arbre de Vie ou la fleur de lis, il est difficile de savoir réellement de quelle plante il s'agit et quelle était sa dénomination en occitan médiéval, s'il en avait une. Cette incertitude est renforcée par le fait que ce végétal n'a de fonctions parlantes que dans trois rares cas relevés[29], laissant majoritairement ce rôle au mont qui le soutient, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut.

Ces observations empêchent donc pour l'instant toute proposition de blasonnement spécifique et précis du végétal. C'est pourquoi, nous nous en tiendrons à valider la dénomination globale de *montflorit* en nous appuyant sur les éléments stylistiques décrits précédemment et du fait que cette forme largement majoritaire dans le corpus recueilli (près de 75 %) nous paraît justifier le choix de ce nom comme nom générique donné aussi à notre ensemble.

Nous terminerons sur le *montflorit* en indiquant que quelques rares cas d'usage ont été relevés dans l'héraldique aragonaise et catalane. En effet, les familles de Mont Rodon, Giralte et Ordás ont utilisé au moins ponctuellement des *montflorits* considérés par les héraldistes espagnols comme des *mont floronats* aux formes inhabituelles[30]. Cet usage double du *montflorit* et du *montfloronat* outre-Pyrénées renforce encore le rapprochement de notre végétal avec la fleur de lis.

3. Le *montplantat*

Enfin, d'autres variantes sont apparues durant notre recensement et certaines ont même pu donner lieu à débat quant à la pertinence de les voir intégrées au corpus. La principale est formée par ce que nous avons appelé par commodité le *montplantat* (mont planté). Nous y retrouvons majoritairement le mont au sommet arrondi mais aussi de rares occurrences de forme triangulaire. Ici, point de fleur de lis, de « créquier » ou lis stylisé mais des végétaux plus figuratifs, voire de vrais arbres (*fig. 13*). Cette caractéristique nous a parue suffisante pour la création d'une nouvelle catégorie, d'autant plus qu'ici en revanche, le caractère parlant ou allusif du végétal semble prégnant. En effet, sur les douze occurrences que compte cette catégorie, neuf peuvent être identifiées comme présentant un rapport parlant avec un végétal identifié[31]. Ainsi, le végétal coiffant le monticule pourrait donner lieu à un blasonnement spécifique et présenter formellement des attributs reconnaissables.



13. *" Montplantat " à l'olivier présent sur le sceau du consulat de Montolieu (Aude)*
Moulage, AN, Sc/ D/5647. Archives nationales, Paris

29. Seuls les cas de Montauban (n° 24, 25, 81 du corpus), Montlandier (n° 82) et Pechbusque (n° 103) permettent une allusion végétale, respectivement avec *l'albar* (le saule), *la landa* (la lande) et *lo bòsc* (le bois), soit des formes végétales trop différentes pour justifier une représentation végétale unique.

30. Les tombeaux de trois prélats issus du lignage de Mont Rodon montrent des écus au *montflorit* (Cathédrale de Girona et hermitage de Sant Lleïr de la Vilanova de Vilamajor), ainsi que les écus de la famille Ordás dans la cathédrale de Huesca et la représentation de l'écuyer catalan Joan Giralte dans le *Libro de la Cofradia de Santiago* conservé aux Archives municipales de Burgos (f°28).

31. Il s'agit de Montoulieu et Pujolar avec l'*olieu* (l'olivier), Montsalvy avec la *sàlvia* (la sauge), Séguier avec *lo segal* (seigle) et enfin Auradé, Puylaurens, Montlaur et Laurac avec *lo laurèr/laurièr* (le laurier), soit plus des deux tiers des items de ce groupe.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

4. Indéterminés

Enfin, plusieurs items de notre corpus présentent des formes difficiles à classer dans l'une des trois catégories précédentes. Ils partagent avec elles une origine géographique et une simultanéité chronologique, la composition générale et le caractère clairement parlant. Mais ils s'en détachent par certains détails suffisamment importants pour que l'on ait créé une catégorie de formes indéterminées, rassemblant à la fois les inclassables et ceux dont l'apparence nous échappe par manque d'image.



14. *Un exemple de forme indéterminée sur le sceau de la cour de Miramont dans le Lauragais (Haute-Garonne), datable de 1350-1450.* Le cercle supportant la fleur de lis est doublement allusif puisqu'il évoque à la fois le mont et le miroir (*miralh* en occitan). Sa composition le rattache bien au *montfloronat* mais il s'en distingue trop nettement pour être rangé dans cette catégorie. Photo *Sigillvm Franciae* (SF-00427)

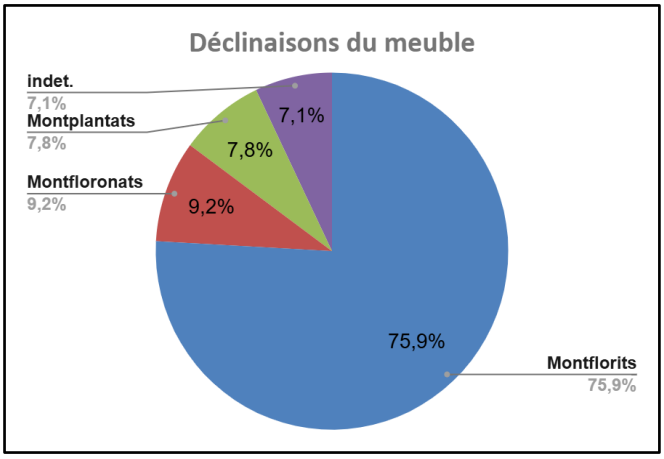
5. Fréquence des trois formes principales rencontrées

Comme nous l'avons déjà souligné, la forme majoritaire présente sur le territoire concerné est sans conteste celle du *montflorit* qui représente les trois quarts du corpus. Loin derrière, les *montplantats* et *montfloronats* peinent à atteindre les 10% (*voir le tableau ci-dessous*). Ces statistiques doivent être cependant légèrement nuancées, étant donné que près d'un dixième des meubles recensés n'ont pu être interprétés, soit du fait de leur état fragmentaire, soit de l'absence d'image et pour quelques-uns, de l'impossibilité de les affecter sûrement dans une des trois catégories principales (*voir ci-dessus*).

Tableau statistique des proportions

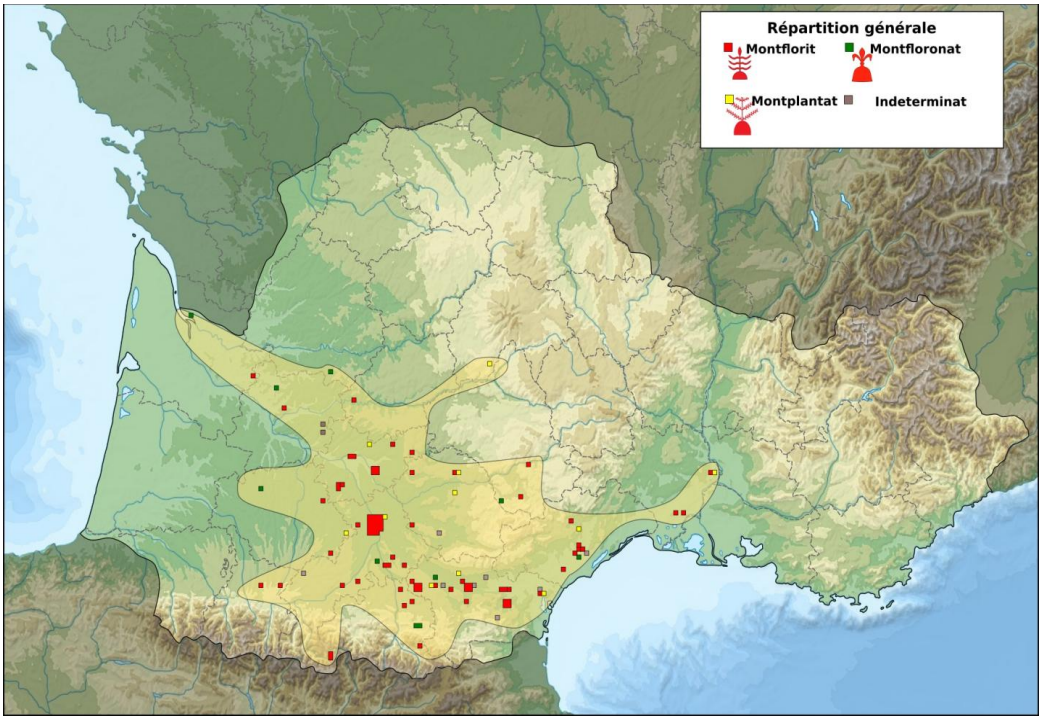
Meuble	*Montfloronat*	*Montflorit*	*Montplantat*	Indéterminé	Total
Nombre total	13	107	11	10	141
Pourcentage du total	9,22 %	75,89 %	7,8 %	7,09 %	100
Nombre de déterminés	13	107	11		131
Pourcentage des déterminés	9.92 %	81,68 %	8,4 %		100

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



15. *Graphique des déclinaisons du meuble*

Ces chiffres accentuent donc encore le caractère identitaire du *montflorit* dans l'espace occitan concerné où il est très largement majoritaire (*fig. 15*). *A contrario*, le *montfloronat*, pourtant très commun dans l'ensemble des pays catalans, a visiblement assez peu essaimé en terre occitane. Les quelques occurrences sont d'ailleurs assez disséminées géographiquement et ne nous permettent pas de mettre en relation leurs localisations avec une influence catalane directe. Quant au *montplantat*, son caractère doublement allusif en fait un meuble, certes minoritaire, mais présent sur toute la zone concernée, particulièrement aux marges de celle-ci[32].



16. *Carte de la répartition des trois styles de meuble et indéterminés - Cartographie Clément Cellier.*

32. Ainsi pour Montsalvy (Cantal), Auradé (Gers) et Pujaut (Gard).

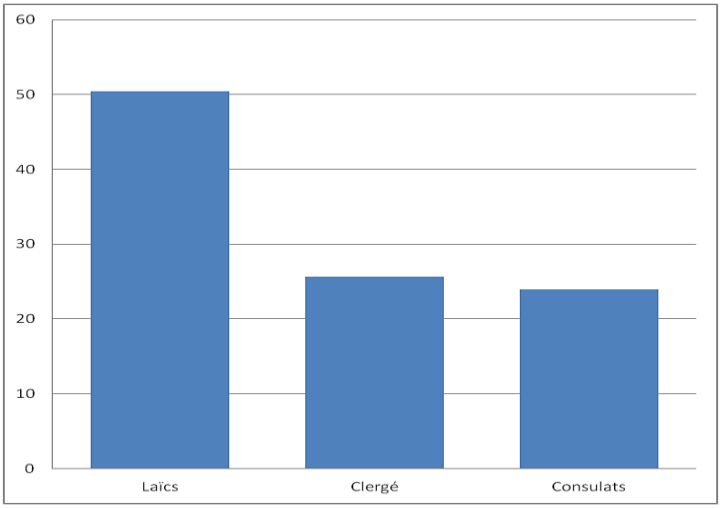
© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Le *montflorit* règne donc en maître sur ce « croissant » méridional occitan (*fig. 16*), s'imposant même dans les régions en contact direct avec les pays catalans riches en *monts floronats*, comme dans le Narbonnais et les Corbières, et particulièrement au Val d'Aran, pourtant déjà complètement intégré à la zone d'influence catalane dès le début du XIII^e^ siècle.

IV. Approche sociologique

Comme nous l'avons dit précédemment, l'usage du *montflorit* a concerné à la fois les milieux nobles, ecclésiastiques mais aussi consulaires et populaires. On observe cependant une prédominance d'adoption dans la petite aristocratie et les consulats.

Si nous étudions la partie sigillaire de notre corpus (*fig. 17*), nous observons ainsi que plus de la moitié des sigillants appartient à l'aristocratie seigneuriale, la petite chevalerie urbaine ou castrale et la bourgeoisie consulaire (61 items pour 50,41 %). Le clergé représente quant à lui un quart de l'ensemble (31 items pour 25,62 %). Ces clercs, prêtres ou chanoines semblent issus des mêmes lignages que les laïcs évoqués précédemment. L'originalité vient surtout du succès du *montflorit* auprès des communautés et des consulats (29 items soit 23,97 %). Son caractère parlant en rapport direct avec la toponymie explique évidemment en partie cet intérêt populaire.



17. *Graphique de la sociologie d'après les sceaux du corpus*

1. Usage chez les lignages aristocratiques des terreforts et piémonts

Une trentaine de lignages a été identifiée comme ayant utilisé un *montflorit* ou un dérivé comme signe héraldique entre le XIII^e^ et le XVI^e^ siècle. Il s'agit le plus souvent d'occurrences sporadiques qui nous empêchent d'avoir une connaissance poussée des familles concernées. Pour la plupart, elles n'ont entre elles de communs que leur ressemblance patronymique expliquant le choix de ce meuble parlant pour orner leurs armoiries. Cependant, on peut distinguer qu'il s'agit majoritairement de familles de la petite aristocratie castrale, voire de simples lignages chevaleresques ruraux. Ainsi, les Bimont, Maussemont, Pujaut, Puech Cocon, Calhau, Pujols, Vals, Montferrier, Monléon, Pouy ou Bourg n'ont pas laissé d'histoire.

Pour certains, la proximité d'une ville a offert au lignage la possibilité d'une ascension sociale par le biais de charges consulaires ou d'offices seigneuriaux. Les Montastruc, Montcabrier,

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Montlandier, Montfort, del Pech sortis des *castra* du Toulousain vont nouer des alliances à Toulouse et accéder pour certains au capitoulat, au même titre que des marchands locaux comme les Clavel. Les del Pech de Moissac font aussi partie de cette petite aristocratie urbaine associant fiefs et revenus agricoles avec des charges consulaires et du négoce en ville.

L'exemple des del Puech de l'Albigeois est un peu plus singulier puisque leur rang semble avoir été assez important localement au contact des vicomtes Trencavel au début du XIII^e^ siècle[33]. Pons Bernard del Puech et sa femme Vierna, condamnés pour hérésie et *faydiment*, virent une bonne partie de leurs domaines confisqués. Leur fils, *Guilhèm* del Puech, parviendra à racheter leur absolution et à récupérer ses fiefs au prix d'une soumission et d'un engagement sans faille aux côtés de l'évêque d'Albi, dans la lutte contre l'hérésie. Passée dans la clientèle épiscopale, la famille del Puech va ainsi entrer dans le groupe des lignées châtelaines possessionnées dans plusieurs coseigneuries de l'Albigeois.

2. Le cas particulier des Montbrun au contact de la papauté

La famille des seigneurs de Montbrun (Montbrun-des-Corbières, Aude) représente un cas particulier dans ce panel de lignages de la petite aristocratie occitane. Originaires des confins du Narbonnais, du Carcassès et du Minervois, les Montbrun apparaissent dès le premier quart du XII^e^ siècle dans l'entourage des archevêques de Narbonne[34]. Ils occupent ensuite une des premières places dans l'aristocratie de cette ville[35]. Avant 1180, Raimond de Montbrun épouse *Mabilia*, fille de Pons Hugues de Saint-Martin (Saint-Martin-de-Toques, Aude) et étend ainsi ses domaines plus à l'est, vers Bizanet, Gaussan et Saint-Martin[36]. La première moitié du XIII^e^ siècle les voit se rapprocher de l'entourage des vicomtes de Narbonne[37].

Mais le véritable essor du lignage va s'opérer après l'élection en 1272 de Pierre de Montbrun, camérier et notaire du pape Grégoire X, au siège archiépiscopal de Narbonne. Le népotisme clérical alors en usage va propulser plusieurs membres du clan familial à de hautes fonctions

33. Pons Bernard del Puech, qui occupait probablement des fonctions d'officier vicomtal à Albi, avait épousé une fille Trencavel nommée *Vierna* (Nicolas VITON DE SAINT-ALLAIS, *Nobiliaire universel de France*, 16 vol., Paris, 1814-1820, t. 5, p. 33). Mélangé avec la généalogie donnée pour les du Puy de Melgueil, d'après Doat (BnF, *Collection Doat*, t. 105, f°304).

34. En 1117, *Petro de Montebruno* est témoin d'un accord entre l'archevêque de Narbonne et l'abbé de St-Paul d'après Claude DEVIC, Joseph VAYSSETTE, *Histoire Générale de Languedoc,* Toulouse, 5 vol., 1730-1745, t. 4 p. 367 c. 2 (désormais *HGL*).

35. Le 21 octobre 1142, Pierre de Montbrun appose son seing en deuxième position, après le vicomte Pierre de Minerve, à l'acte de mariage de la vicomtesse Ermengarde de Narbonne avec Alphonse-Jourdain de Toulouse. En mars 1174, *Petri de Montebruno* est témoin d'une donation de Bernard de Minerve. Il arrive en troisième position parmi les présents cités juste derrière la vicomtesse Ermengarde de Narbonne et Raimond de Sales. (*Chartrier de l'abbaye de Fontfroide*, n° T320).

36. De 1180 à 1187 Raimond de Montbrun, mari de *Mabilia* de Saint-Martin, apparaît dans plusieurs actes. Il cède le tiers des dîmes de Gaussan (*Chartrier de l'abbaye de Fontfroide*, n° 483) échange des biens à St-Martin de Toques et Peyrens (n° 508), tient une part de l'étang de Bizanet (n° 526), confirme la donation du père de *Mabilia* de biens à Gaussan (n° 533). *Mabilia* confirme une vente faite par des vassaux dans le territoire de St-Martin (n° 554) et inféode des biens dans le même secteur (n° 591). Raimond est mentionné dans les confronts des biens de l'abbaye à Gaussan (n° 611 bis) et dans une donation à Bizanet (n° 632).

37. En septembre 1206, *Sicardus de Montebruno* est témoin d'une donation du vicomte Aymeric de Narbonne (*Chartrier de l'abbaye de Fontfroide*, n° T1050). Vingt ans plus tard, *Petro Raimundi de Monte Bruno* est témoin, dans le palais vicomtal, de la confirmation par Aymeric de Narbonne des précédentes donations de son père. Il est cité en 3^e^ position après le viguier Bertrand del Bosc et le juge de la cour vicomtale *Ermengaud del Pech*. (n° T1367). On le retrouve en juillet 1227, comme témoin de l'hommage rendu par le vicomte à l'abbé de Lagrasse (Claudine PAILHÈS, *Recueil des chartes de l'abbaye de Lagrasse. Tome 2 : 1117-1279*, Paris, 2000, n° 119). En 1229, *Petrus Raimundi de Montebruno* et *Galardus de Montebruno* font partie des *milites* de Narbonne qui, avec le vicomte, prêtent serment au Roi. (*HGL*, t. 5 p. 637 c. 1). En 1232, *Petri Raimundi de Montebruno* souscrit aux coutumes accordées par le vicomte Aymeric aux nobles de la cité. (*HGL*, t. .5 p. 676 c. 1).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

ecclésiastiques, pourvoyeuses de pouvoir et de richesse dans ce Languedoc encore touché par l'hérésie. Ainsi, Jean-Gauthier de Montbrun sera évêque de Carcassonne de 1278 à 1280, Bérenger de Montbrun occupera le siège d'Agde de 1271 à 1296. Enfin, Pierre-Raimond de Montbrun achèvera cette lignée de prélats en occupant l'évêché de Tarbes de 1338 à 1353. En quelques décennies, la famille de Montbrun va donner quatre prélats importants au clergé occitan, préfigurant ces dynasties cléricales qui marqueront les temps de la papauté d'Avignon.

Ces quatre ecclésiastiques sont liés à dix occurrences de notre corpus[38], auxquelles on peut ajouter de quatre à sept autres occurrences pour des membres laïcs du lignage plus ou moins bien identifiés[39]. La part du lignage de Montbrun dans notre corpus représenterait donc à elle seule entre 10 % et 15 % de l'ensemble. On peut dès lors constater que l'investissement du lignage dans les moyens de diffuser son identité héraldique par les sceaux, les décors monumentaux et les pendants de harnais, s'est avéré tout à fait remarquable.

3. Présence dans un archipel de consulats à la toponymie suggestive

Notre corpus atteste de la forte présence relative des *montflorits*, *montfloronats* et *montplantats* dans les armoiries des consulats à partir du XIII^e^ siècle. Comme nous l'avons déjà dit, le caractère toponymique de notre meuble explique en grande partie cette fréquence assez haute. Leur répartition géographique suit assez précisément l'aire de présence du phénomène observée précédemment. Ici aussi, la forme *montflorit* est largement majoritaire et représente près des trois quarts de l'ensemble avec 72,2 % contre 16,7 % de *montplantats* et 11,1 % de *montfloronats*.

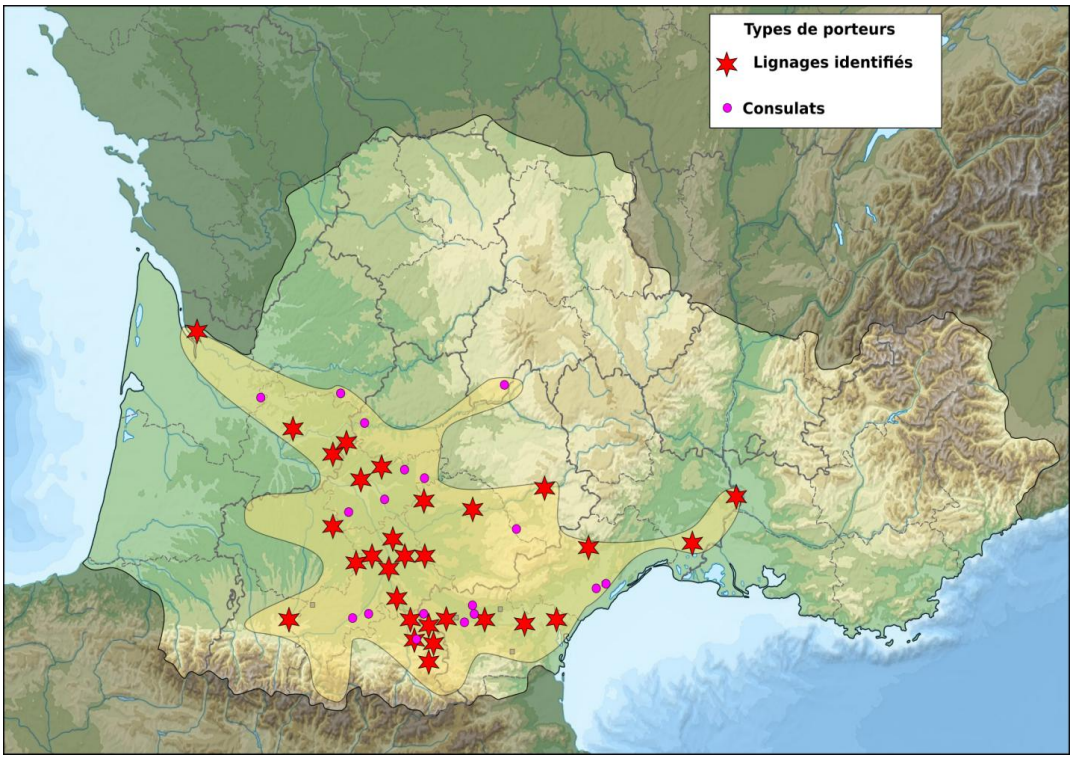
Localités attestées	Dpt	Date	Support	Type
Beaumont-de-Lomagne	82	XIV^e^ siècle	Clés de voûtes et culots de l'église	*Montflorit*
Belpech	11	1250-1300	Sceau	*Montflorit*
Monpazier	24	1478	Sceau estampillé sur cloche	*Montflorit*
Monségur	33	1356	Sceau	*Montflorit*
Montagnac	34	?	Poids	*Montflorit*
Montalzat	46	1309	Sceau	*Montflorit*
Montauban	82	1309	Sceau	*Montflorit*
Montblanc	34	1288	Sceau	*Montfloronat*
Monclar-de-Quercy	82	1309	Sceau	*Montflorit*
Montesquieu-Volvestre	31	1303	Sceau	*Montflorit*
Montfranc	12	1303	Sceau	*Montfloronat*
Montolieu	11	1303	Sceau	*Montplantat*
Montréal	11	1303	Sceau	*Montflorit*
Montsalvy	15	1308	Sceau	*Montplantat*
Pennautier	11	1303	Sceau	*Montflorit*
Pexiora	11	fin XIII^e^ siècle	Clé de voûte de l'église	*Montflorit*
Pujols (les)	09	XIV^e^ siècle	Sculpté sur l'église	*Montflorit*
Puylaurens	81	1242	Sceau	*Montplantat*
Puy l'Evêque	46	XIII^e^ siècle	Sceau	*Montflorit*

38. Pierre de Montbrun, archevêque de Narbonne pour les n°4, 12, 15, 16, 17 ; Jean Gauthier de Montbrun, évêque de Carcassonne pour les n°3 et peut-être le n°19 ; Bérenger de Montbrun, évêque d'Agde pour le n°18 ; Pierre-Raimond de Montbrun, évêque de Tarbes pour les n°20 et 104.

39. Les n°33 et 37 correspondent aux sceaux de Germond de Montbrun (1337) et de Pierre Raimond de Montbrun (1341). Le pendant armorié (n°43) découvert à Puichéric (11), donc au cœur des domaines de la famille, est probablement à rattacher au lignage. Les n°13 et 14 ont été attribués sans certitude au lignage par Gauthier LANGLOIS, Julien FOLTRAN, Jean-Pierre SARRET, « La maison de Bérenger Mage, viguier de Lagrasse au XIII^e^ siècle, et son plafond armorié », *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude*, 2016, suppl. numérique au t. 116, p. 22.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

En plus de ces occurrences pleinement attestées, plusieurs indices nous amènent à penser que d'autres communautés ou consulats ont pu porter des armes au *montflorit* sans que des vestiges authentiques aient perduré jusqu'à nos jours[40]. Ainsi, les localités de Réalmont (Tarn), Castelnau-de-Montmiral (Tarn), Montfort (Gers), Montarnaud (Hérault), Montastruc-la-Conseillère (Haute-Garonne), Montaut (Ariège), Montech (Tarn-et-Garonne), Montferrand (Aude), Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne) et Puch d'Agenais (Lot-et-Garonne) ont peut-être utilisé une des trois versions du *montflorit* comme signe identitaire au Moyen Âge. Ceci mènerait à une trentaine le nombre de localités ayant fait le choix du *montflorit* héraldique.



18. *Carte des catégories de porteurs du " montflorit " et ses déclinaisons*
Cartographie Clément Cellier.

4. Témoignages dans des usages populaires

Cette présence du *montflorit* dans la symbolique communautaire est relayée par plusieurs témoignages de son emploi comme motif estampillé dans la fabrication de céramique à usage domestique[41]. Ainsi, au même titre que la croix de Toulouse, la fleur de lis ou l'agneau Pascal, le *montflorit* se rencontre dans certains décors de poteries produites au XIV^e^ siècle autour de

40. Voir *infra*.

41. Jérôme BRIAND, Pascal LOTTI (dir.), *La bastide Pons-de-Prinhac. Un lotissement périurbain de Toulouse au XIV^e^ siècle*, Paris, 2023. On peut y ajouter des carreaux de pavements de l'abbaye de Belleperche (Cordes-Tolosannes, Tarn-et-Garonne) datés de la fin du XIII^e^ siècle (Jean-Michel GARRIC, « L'abbaye de Belleperche, le point des connaissances et découvertes récentes », *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne,* t. 117, 1992, p. 115-135 (ici p. 133).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Toulouse. Cet usage, bien que circonscrit géographiquement, montre que la figure du *montflorit* a bénéficié aussi d'un certain engouement populaire.

V. Évolution chronologique

Si nous nous fions au style que présente l'item précisément daté le plus ancien de notre corpus, nous pouvons dire que le *montflorit* dans sa forme spécifiquement occitane, c'est-à-dire différente du *mont floronat* catalan et du *montplantat*, est apparu probablement au tout début du XIII^e^ siècle. En effet, le sceau équestre de Raimond Arnaud del Puech, appendu à un acte daté de juin 1226[42], montre bien un chevalier pourvu d'un écu en amande, caractéristique des années 1175-1210 (*fig. 4*).

Une digression s'impose ici pour expliquer à quel personnage nous avons affaire et les circonstances qui l'ont amené à sceller cet acte du Trésor des chartes royales. Raimond Arnaud del Puech ou del Pech (*Raimundi Arnaldi de Podio*) était le châtelain que le vicomte Raimond Trencavel avait commis à la défense du château de Carcassonne[43], face à l'arrivée de la Croisade royale du printemps 1226. C'est pendant le siège de la ville d'Avignon par l'ost royal qu'il vint faire sa soumission au monarque le 16 juin, imitant en cela la quasi-totalité de la noblesse occitane vassale des comtes de Toulouse qui, épuisée par vingt ans de guerre, lâchait ses seigneurs légitimes pour se soumettre en masse au roi de France. Si nous ne connaissons pas l'origine exacte de ce chevalier[44], nous pouvons cependant penser qu'il s'agissait d'un lieutenant expérimenté pour que le vicomte de Carcassonne lui confie ainsi sa cité. Ceci expliquerait en partie le caractère un peu ancien de l'écu en amande gravé sur son sceau, possiblement réalisé dans les années 1210 ou auparavant.

Comme nous l'avons dit dans la présentation du corpus, le *montflorit* connaît aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles un usage continu qui s'effondre ensuite au XV^e^ siècle pour devenir quasi inexistant à partir du siècle suivant. Cette évolution appelle plusieurs commentaires qui nous permettront d'avancer quelques hypothèses pour expliquer ce phénomène. Du fait de sa relative rareté, le *montflorit* a probablement pâti d'une évolution naturelle tendant à le raréfier davantage. Le resserrement nobiliaire occitan, observable dès le XIII^e^ siècle avec les conséquences de la Croisade Albigeoise (1209-1229), ajoutées aux malheurs collatéraux de la Guerre de Cent ans et de la Peste Noire, a entraîné la disparition de nombreux lignages, éteints donc au XV^e^ siècle. Ce phénomène a d'ailleurs particulièrement touché la petite aristocratie chevaleresque, principalement concernée par l'usage du *montflorit*.

Cependant, cette raréfaction inévitable est loin d'expliquer à elle seule le phénomène de disparition quasi totale que nous observons. En effet, certains lignages étudiés ont perduré dans le temps et leur histoire héraldique s'avère riche d'enseignements pour suivre l'évolution du *montflorit* occitan vers sa complète disparition.

1. Les del Puech de l'Albigeois

L'exemple des del Puech de l'Albigeois (alias Dupuy de Cagnac, déjà rencontrés plus haut) est un des plus éloquents. Les armoiries de Pons del Puech († 1456) figurent sur un culot de voûte

42. AN, J/399, n°27 (publiée par Alexandre Teulet, *Layettes du Trésor des chartes,* Paris, 1866, t. 2, p. 89).

43. Raimond Trencavel avait recouvré au mois de janvier 1224 la cité de Carcassonne et la quasi-totalité des domaines confisqués à son père, après l'échec de la Croisade Albigeoise menée par l'Église et la famille de Montfort depuis 1209.

44. Peut-être appartenait-il à la famille del Puech de l'Albigeois, proche des vicomtes Trencavel, dont un rameau était présent à Castelnaudary au XIII^e^ siècle, mais aucun document n'est venu pour l'heure confirmer cette hypothèse.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

de la chapelle Saint-Dalmazy de Cagnac-les-Mines (Tarn)[45], datable de la première moitié du XV^e^ siècle (*fig. 19*). On y observe un *montflorit* déjà en cours de mutation puisque le mont supportant le végétal a perdu sa forme de pain de sucre pour adopter des proportions plus modestes. Par contre, on reconnaît bien le végétal caractéristique avec ses six branches ondoyantes et sa feuille sommitale de lis.



a ***b*** ***c***

19. *Évolution des armoiries des del Puech d'Albigeois* :
(a) culot de l'église Saint-Dalmaze de Cagnac-les-Mines (Tarn)
(b) armes de Louis del Puech, consul d'Albi en 1685
(c) armoiries peintes dans l'*AGF*
AD Tarn, *Cartulaire de la ville d'Albi,* 4 EDT AA 7, f°64 ***(b)***
AGF (vol. 14 p. 1089 et vol. 15 p. 1891 et 1898) ***(c)***

Dans le dernier quart du XVII^e^ siècle (1685), un de ses descendants, Louis del Puech, alors premier consul d'Albi, ne présente plus dans ses armes qu'un végétal stylisé assez énigmatique naissant en pointe, auquel a été adjoint un chef étoilé[46]. Quelques décennies plus tard, les membres de plusieurs branches familiales, font enregistrer des armes au créquier lors de la compilation de l'Armorial Général de France[47]. Au même moment (1701), les preuves de noblesse accordées à Claire del Puech de La Bastide pour son entrée dans la Communauté des Filles Demoiselles de la Maison Royale de Saint-Louis, blasonnent ses armes « *d'argent à un épi de millet de gueules tigé et feuillé de six feuilles de mesme, posé en pal, et un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or* »[48]. Il semble bien qu'au fil du temps, plus personne ne sache très bien à quel meuble héraldique on a affaire et notre *montflorit* originel a bel et bien disparu.

2. Les del Pech du Lauragais

Le cas précédent jette ainsi le doute sur d'autres armes familiales connues tardivement et pouvant provenir d'une disparition par corruption du *montflorit*. Ainsi, la famille lauragaise des du Puy, présente à la fin du XVII^e^ siècle en deux branches à Montesquieu-Lauragais (Haute-Garonne) et La Pomarède (Aude) est probablement descendante d'Aymeric del Pech, chevalier

45. Localité dont ils possédaient la seigneurie. Nous avons publié une étude préliminaire de cette chapelle sur le site *Eraldica occitana* [*https://eraldica-occitana.com/chapelle-saint-dalmaze-de-cagnac/*].

46. AD Tarn, *Cartulaire de la ville d'Albi*, 4 EDT AA7, f°64.

47. Charles-René D'HOZIER, *Armorial Général de France*, 1696, vol. 15 p. 1898, vol. 14 p. 1089 et vol. 15 p.1 891 (désormais *AGF*). Les blasonnements enregistrés stipulent bien « d'argent à un créquier de gueules à un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or » (BnF, ms fr 32165 p. 504).

48. Charles-René D'HOZIER, *Preuves de noblesse des filles demoiselles reçues dans la Maison de Saint-Louis,* vol. 5, années 1699-1704, f°77.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

de la bailie de Castelnaudary, qui prêta serment avec son fils Guilhem lors du passage du comté de Toulouse dans les domaines royaux en 1271[49]. Nous trouvons dans les mêmes serments les *donzels* Raimond et Arnaud-Raimond del Pech[50], qui leur étaient peut-être apparentés. En outre, nous ajouterons qu'il est possible que ces del Pech du Lauragais aient pu former une branche cadette des del Puech d'Albigeois[51].

Les armes enregistrées pour ces nobliaux dans l'Armorial Général de France ont en commun la présence d'un *lis au naturel d'or sur champ d'azur* figurant dans les quartiers 1 et 4 de celles de François du Puy, coseigneur de Montesquieu[52] et en armes pleines pour Bernard du Puy de La Pomarède (*fig. 20*)[53].



20. *Armes de François du Puy (en haut) et Bernard du Puy de La Pomarède (en bas)*
AGF, vol. 14, Languedoc 1, p. 352 et vol. 15, Languedoc 2, p. 2371

Les blasonnements donnés dans les volumes reliés du Cabinet des titres nous invitent cependant à la circonspection. En effet, si l'un propose *d'azur à un pied de lis d'or boutonné du même*[54], l'autre se contente d'un « À expliquer plus amplement[55] » et nous ne savons pas si le motif d'explication réside dans la nature de notre végétal ou pas. Quoi qu'il en soit, ce lis traité de façon naturelle peut paraître étonnant pour une famille supposée d'extraction chevaleresque et portant le nom de du Puy.

49. Yves DOSSAT (éd.), *Saisimentum Comitatus Tolosani,* Collection *Documents inédits de l'histoire de France*, Paris, 1966, p. 93 et 211. Une étude généalogique précise serait à mener pour établir ou tout au moins étayer leur généalogie.

50. Le même est certainement mentionné comme seigneur de Villesiscle (Aude) dans le serment des nobles de la bailie de Fanjeaux (*Ibid.,* p. 206).

51. En effet, Aymeric et Raimond del Puech, oncles paternels d'Hugues del Puech d'Albi sont dits *miles Castrinovi de Harrio* (Castelnaudary), dans un acte daté du 24 février 1268 (BnF, ms fr 31727, *Manuscrits de Chérin* n° 165 d'après un original sur parchemin). Nous pouvons supposer qu'il s'agit des mêmes que dans le *Saisimentum*.

52. *AGF*, vol. 14, Languedoc 1, p. 352. Nous n'avons pas identifié les quartiers 2 et 3. Quant à l'écu en abîme *d'or au lion de gueules*, il rappelle les armes de la célèbre famille du Puy-Montbrun, originaire du Dauphiné, auxquels les du Puy de Montesquieu prétendaient probablement être apparentés, à tort bien entendu.

53. *AGF*, vol. 15, Languedoc 2, p. 2371.

54. *AGF*, t. 15, Languedoc 2, n° 30p. 858.

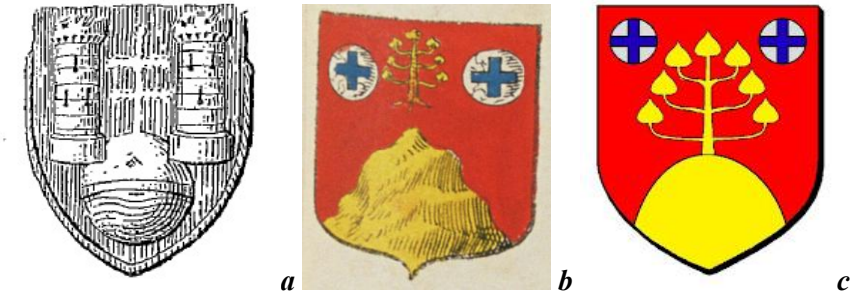
55. *AGF*, t. 14, Languedoc 1, n° 384 p. 200.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Pour d'autres lignages, l'évolution est plus difficile à retracer mais certains indices nous amènent à penser que leurs armoiries au *montflorit* ont aussi subi des transformations importantes. Il s'agit des familles de Montfort et de Montastruc, ayant toutes deux donné plusieurs capitouls à la ville de Toulouse. Nous nous demandons si la proximité entre leurs armoiries familiales et les armes adoptées par leurs seigneuries d'origine ne pourrait pas induire une transformation passée du *montflorit*.

3. Les Montfort de la Gascogne toulousaine

Les Montfort, seigneurs de Brax connus comme vassaux des barons de L'Isle-Jourdain, tirent probablement leur nom de la localité de Montfort (Gers) située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de leur seigneurie de la fin du Moyen Âge. Leurs armoiries ne sont connues qu'à partir de la fin du XV^e^ siècle et présentent deux tours entourant un monde portant une croix double (*fig. 21*). Nous n'en connaissons pas les émaux. En revanche, les armes de la communauté de Montfort présentent bel et bien une évolution manifeste du *montflorit* accompagnée en chef de deux besants d'argent chargés d'une croix d'azur, constituant peut-être les fossiles du sommet des tours des Montfort. Dans le cas de la famille de Montfort, il est donc possible qu'un *montflorit* originel ait évolué vers ce monde sommé d'une croix à quatre branches, et que les armes de leur localité d'origine l'aient conservé. C'est aussi l'explication que soutint M. Harol lors de la séance du 2 mai 1909 de la Société des arts et des sciences de Carcassonne qui déclarait que dans de nombreuses armoiries communales le « monde, sommé d'une croix, n'est autre chose que la mauvaise interprétation d'un mont surmonté d'un arbre ou d'une plante […] figure indiquée sur un grand nombre de sceaux languedociens […] altérée… »[56].



21. *Comparaison des armes des Montfort de la fin du XV^e^ siècle en l'église de Brax* ***(a)***
avec celles de la localité de Montfort dans le Gers en 1696 (***b***) et actuellement (***c***)
Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, 1906, p. 217 ***(a)***. *AGF*, t. 14, p. 895 ***(b)***

4. Les Montastruc du Toulousain

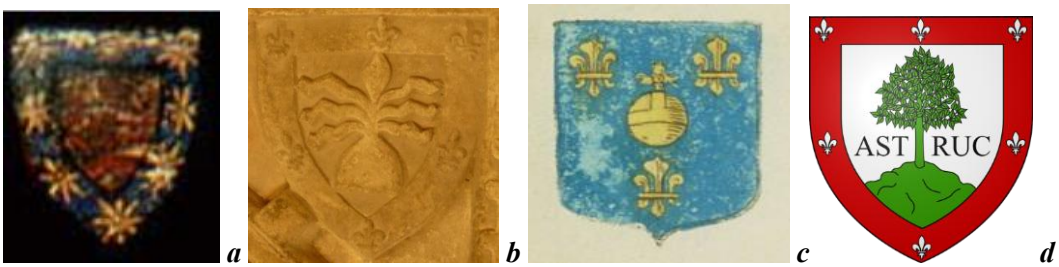
Un exemple peut-être plus clair est celui de la famille de Montastruc (Montastruc-la-Conseillère, Haute-Garonne). Leurs armoiries sont connues par le portrait du capitoul Pierre-Jean de Montastruc présent à l'année 1370-1371 des Annales de la ville de Toulouse (*fig. 22*)[57]. Son écu y est peint *d'or au montflorit de gueules à la bordure d'azur chargée de 8 étoiles d'or*. Un

56. *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne,* Série 2, t. 6, janvier 1910, p. 26-27. Y sont évoqués les cas de Brax (31), Montréal (11) et Montferrand (11).

57. BM Toulouse, *Annales de la ville de Toulouse*, BB 273, chronique 74, 1370-1371.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

écu assez semblable est sculpté sur la pierre tombale[58] du clerc Guillaume-Jean de Montastruc, décédé en 1362, à la différence que 6 fleurs de lis remplacent les étoiles de la bordure[59]. Ici, l'évolution semble s'être faite dans l'autre sens. La communauté de Montastruc, tout en récupérant l'orle ou bordure fleurdelisée, a manifestement transformé le *montflorit* en monde surmonté d'une croix végétalisée dans l'*AGF*[60], puis renoué avec l'idée du mont planté d'un arbre dans ses armoiries contemporaines.



a ***b*** ***c*** ***d***

22. *Deux versions des armoiries du lignage de Montastruc (**a** et **b**) et leur probable adaptation par la communauté (**c**) puis la commune actuelle (**d**).*
BM Toulouse, *Annales de la ville de Toulouse*, BB 273, chronique 74, 1370-1371 ***(a)***
Musée des Augustins de Toulouse ***(b)***. AGF, t. 15, p. 1866 (c)

Ces deux derniers exemples nous amènent naturellement vers les cas de plusieurs consulats ou communautés dont les armoiries modernes ont fait disparaître le *montflorit* médiéval au profit de compositions quelquefois assez originales.

5. La ville de Montagnac dans l'Agadès

Un ancien poids monétiforme de la ville de Montagnac (Hérault)[61] présente l'image d'un *montflorit* assez fruste et restant difficile à dater. Or, les armoiries de cette localité représentées dans l'armorial de La Planche de 1669[62] ne montrent plus de *montflorit* mais une fois de plus un monde surmonté d'une croix bourdonnée et accosté de deux fleurs de lis (*fig. 23*). Dans l'Armorial Général de France[63], rédigé trois décennies plus tard, ces mêmes armoiries sont composées d'un mont surmonté d'une étrange croix aux branches fleuronnées, accosté lui aussi de deux fleurs de lis. Ce dernier écu présente manifestement des armes erronées bien qu'ayant probablement suivi une description que les commis de d'Hozier n'ont pas comprise. Les armoiries actuelles sont revenues à la version de 1669.

58. Déposée au musée des Augustins de Toulouse.

59. Nous pensons que les armes authentiques du lignage doivent plutôt être celles à la bordure étoilée parlante (l'occitan *astruc* signifie « placé sous une bonne étoile », « chanceux »). Les fleurs de lis ont pu être adoptées comme brisures ou bien avoir remplacé les étoiles par influence capétienne.

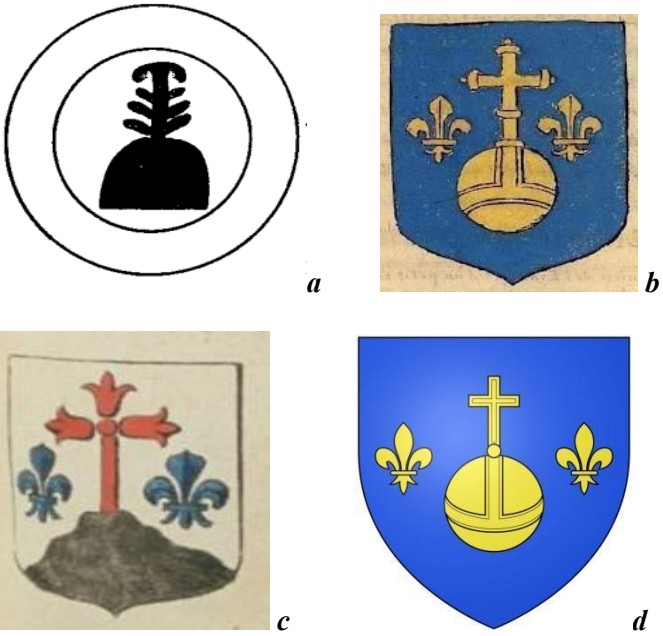
60. *AGF*, t. 15, Languedoc 2, p. 1866.

61. Jean FORIEN DE ROCHESNARD, Jacques LUGAN, *Album des poids de France*, Courbevoie, 1976 (2e éd.), p. 130.

62. Pierre DE LA PLANCHE, *La description des provinces et des villes de France, Gouvernement de Languedoc*, 1669, manuscrit conservé à la Bibliothèque du Musée Condé de Chantilly, dont une analyse est consultable sur le site [*https://herald-dick-magazine.blogspot. com/2012/04/un-tresor-oublie-larmorial-de-la.html*] (consulté le 17 mai 2026).

63. *AGF*, t. 14, Languedoc 1, p. 399.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



a ***b*** ***c*** ***d***

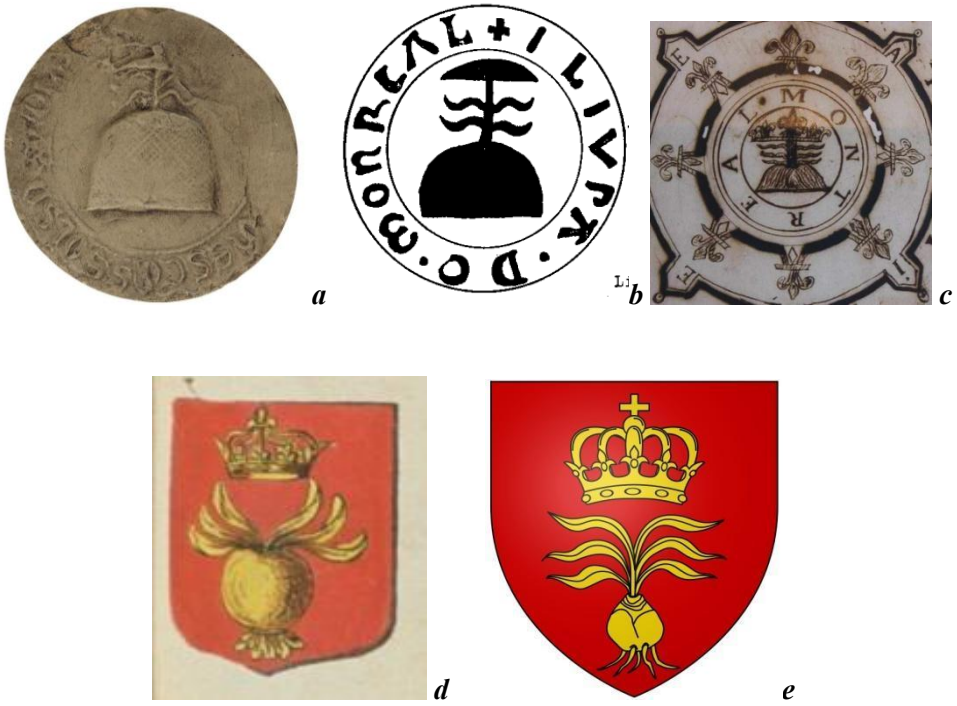
23. *Évolution du " montflorit " de Montagnac :*
(***a***) poids médiéval non daté. (***b***) armoiries figurées dans l'*Armorial* de La Planche (1669).
(***c***) armoiries erronées dans l'*AGF* (vers 1696) et (***d***) armoiries actuelles de la commune
FORIEN DE ROCHESNARD et LUGAN, *Album des poids de France*, Courbevoie, 1976, p. 130 (***a***)
LA PLANCHE, *La description des provinces…* (Bibliothèque du Musée Condé de Chantilly, ms 1512) (***b***)
AGF, t. 14, Languedoc 1, p. 399 (***c***)

6. La ville de Montréal en Lauragais

Le cas de la ville de Montréal en Lauragais (Aude) est encore plus intéressant (*fig. 23*). Cette fois, le sceau de la communauté est connu par le moulage conservé aux Archives nationales[64] et orné d'un *montflorit* caractéristique du Moyen Âge (1303). Au-dessus des branches ondoyantes, le sommet semble avoir porté une couronne allusive traitée assez maladroitement mais plus visible sur un poids de la ville datable d'entre 1245 et 1314[65]. Un manuscrit local conservé aux Archives Départementales de l'Aude[66] et daté de 1692 présente encore un *montflorit* portant une couronne sur son sommet. Mais lors de la composition de l'*AGF* quelques années plus tard, notre meuble s'est vu transformé en un *oignon à six feuilles, accompagné d'une couronne en chef*[67]. Singulière évolution du *montflorit* due à l'ignorance de ce meuble spécifique par les commis des lointaines officines de Charles d'Hozier !

64. AN, Sc/Vi/465bis.
65. La légende *Philipus rex* permet cette datation durant les règnes de Philippe III le Hardi et Philippe IV le Bel. FORIEN DE ROCHESNARD et LUGAN, *Album des poids…* (cité n. 62), p. 153.
66. AD Aude, 3 J 3511, page de garde du manuscrit d'Arnaud DELMAS, *Antiquités de la ville de Montréal*.
67. *AGF*, t. 14, Languedoc 1, p. 399.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



a ***b*** ***c*** ***d*** ***e***

24. *Évolution du " montflorit " de Montréal :*
(a) sceau attesté en 1303. ***(b)*** Poids de la ville (XIII^e^-XIV^e^ siècle). ***(c)*** Manuscrit daté de 1692 ***(d)*** Armoiries de la communauté dans l'*AGF* et ***(e)*** reprises par la municipalité actuelle. moulage, AN, Sc/Vi/465^bis^ ***(a).*** FORIEN DE ROCHESNARD et LUGAN, *Album des poids…* p. 153 ***(b).*** AD Aude, 3 J 3511) ***(c).*** *AGF,* t. 14, p. 399 ***(d)***

7. La ville de Montesquieu-Volvestre

L'évolution de loin la plus étonnante est celle qu'a connue le *montflorit* présent dans les armoiries de la ville de Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne). Révélé par un sceau[68] appendu à un acte daté de 1303, notre meuble y était surmonté d'une croix de Toulouse et accosté de rinceaux ornementaux (*fig. 25*). Cet exemple va nous montrer à quel point la disparition du *montflorit* des usages héraldiques occitans à partir du XVI^e^ siècle a pu rendre les interprétations postérieures compliquées et aléatoires. En effet, les armoiries enregistrées dans l'Armorial Général de France pour Montesquieu-Volvestre[69] vont proposer de voir dans les branches ondoyantes du *montflorit* les silhouettes de trois serpents brochants sur une lance d'or ! Ces trois reptiles, identifiés comme des bisses (couleuvres), trouvent même une justification symbolique par la représentation des trois rivières du Volvestre (le Volp, la Lèze et l'Arize). Cette explication folklorique, donnée par le site internet officiel de la commune, doit trouver son origine dans les difficultés d'interprétation qu'a dû engendrer notre meuble identitaire médiéval oublié.

68. AN, Sc/Vi/449
69. *AGF*, t. 15, Languedoc 2, p. 2379.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



a ***b*** ***c***

25. *Évolution du " montflorit " de Montesquieu-Volvestre :*
(a) sceau attesté en 1303. ***(b)*** Armoiries de la communauté dans l'*AGF*
reprises ***(c)*** par la municipalité actuelle.
Moulage, AN, Sc/Vi/449 ***(a).*** *AGF*, t. 15, p. 2379) ***(b)***

8. Les cas de Montauban et Beaumont-de-Lomagne

Finalement, seules quelques villes comme Montauban (Tarn-et-Garonne, *fig. 26*) ou Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne, *fig. 27*) ont continué d'utiliser le *montflorit* au fil des siècles, même si leurs armoiries ont, elles aussi, subi les interprétations erronées des commis de Charles d'Hozier lors de la compilation de l'Armorial Général de France[70].

70. *AGF*, t. 14, Languedoc 1, p. 733 pour Montauban et p. 774 pour Beaumont. L'église de cette dernière localité présente néanmoins plusieurs exemples d'usage des armes erronées figurant dans l'AGF, dans des décors datant du XIX^e^ siècle.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026



26. *Le " montflorit " de Montauban :*
(a) Sceau attesté en 1309. ***(b)*** Poids daté de 1347. ***(c)*** Panneau de bois daté de 1600.
(d) Armoiries de la communauté enregistrées dans l'*AGF*.
(e) Plaque armoriée datée de 1848. ***(f)*** Armoiries actuelles de la commune.
Moulage, AN, Sc/Vi/440. Archives nationales, Paris ***(a)***
https://www.suduca.com/vente/numismatique-iii-lot-36/ ***(b)***
Musée Ingres de Montauban ***(c et e)***. *AGF*, t. 15, p. 733) ***(d)***



27. *Le " montflorit " de Beaumont-de-Lomagne :*
(***a***) Culot armorié de l'église du XV^e^ siècle
(***b***) Armes de la communauté figurées dans l'*AGF* à la fin du XVII^e^ siècle
(***c***) Armoiries communales actuelles
AGF, t. 14, p. 774 (***b***)

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

VI. Destinée du *monflorit* occitan

1. Une disparition généralisée et structurelle

Tous les cas évoqués précédemment nous montrent bien que la disparition du *montflorit* dans les armoiries nobles ou consulaires a commencé dès la fin du Moyen Âge et s'est principalement opérée par transformation du motif original en diverses associations de meubles plus ou moins ressemblants (monde, croix, lis, végétaux divers…). Ce phénomène a été généralisé et n'a épargné que de rares armoiries communautaires ayant peut-être bénéficié de la présence de *montflorits* dans le patrimoine monumental local[71], propre à en maintenir le souvenir populaire.

Cette généralisation jette d'ailleurs le doute sur quantité d'armoiries connues de façon tardive (XVII^e^ siècle), et qui portèrent peut-être des *montflorits* dans leurs premières versions médiévales. Nous pourrions penser au cas des localités de Castelnau-de-Montmiral (Tarn), Montaut (Ariège), Montbazin (Hérault), Montech (Tarn-et-Garonne), Montferrand (Aude), Puch d'Agenais (Lot-et-Garonne), Réalmont (Tarn), Nègrepelisse de Tulmont (Tarn-et-Garonne), Puylaurens (Tarn) et de certaines familles qui présentent toutes des évolutions possibles du *montflorit*, associées à des toponymes évocateurs du relief.

Mais ce phénomène d'ampleur pose surtout *in fine* la question des raisons qui l'ont motivé. Au-delà d'une extinction naturelle déjà évoquée et réfutée plus haut, les véritables causes de la disparition du *montflorit* occitan ou du *montfloronat*[72] emprunté à l'héraldique catalane pourraient plutôt être recherchées dans les bouleversements politiques puis sociaux et culturels qu'ont connus les régions occitanes du XIII^e^ au XVI^e^ siècle.

Au XIII^e^ siècle, l'entrée des pays de langue d'oc dans le giron capétien a brusquement orienté vers le nord les usages, les modes, les pratiques culturelles des populations occitanes jusqu'alors plus naturellement tournées vers le monde méditerranéen et les péninsules ibérique et italique. Ces changements ont ensuite progressivement influencé la société occitane dans son ensemble et donc également dans ses rapports avec l'héraldique en pleine expansion. Au sud des Pyrénées d'ailleurs, l'usage du *mont floronat* catalan s'est maintenu durant les siècles qui ont suivi le Moyen Âge, pouvant servir ainsi d'échantillon témoin à notre étude de son évolution dans le royaume de France.

La francisation de l'héraldique occitane, que nous avions déjà pu observer en étudiant la disparition de la bordure denticulée au profit des billettes dans les armes pleines ou du lambel dans le cas des brisures, est probablement la conséquence de l'intégration progressive des provinces de langue d'oc dans l'orbite des rois de France et à l'influence grandissante de la culture d'oïl sur ces territoire[73]. Cette francisation s'est accélérée à partir de la seconde moitié du XV^e^ siècle et surtout au XVI^e^ siècle avec l'affirmation de la monarchie et de l'État moderne comme avec le développement d'un nouveau sentiment « national »[74]. L'imposition de ces trois nouvelles réalités passait par une progressive uniformisation culturelle et linguistique et les armoiries ne sont rien d'autre que l'expression matérielle et graphique d'une langue, celle du blason[75].

---

71. Nous pensons notamment aux *montflorits* sculptés aux clés de voûte de l'église de Beaumont-de-Lomagne, ainsi qu'aux nombreux exemplaires de bornes armoriées conservées aujourd'hui au musée de Montauban.

72. Le *montfloronat* a lui aussi complètement disparu de l'armorial occitan à l'issue de la période médiévale.

73. Comme le souligne Laurent Macé pour les armoiries de la famille Trencavel dans « *Tranchetoison.* Onomastique, héraldique et sigillographie de la maison vicomtale des Trencavel (XI^e^-XIII^e^ siècle) », *Le Moyen Âge*, t. 127, 2021-2, p. 355-379.

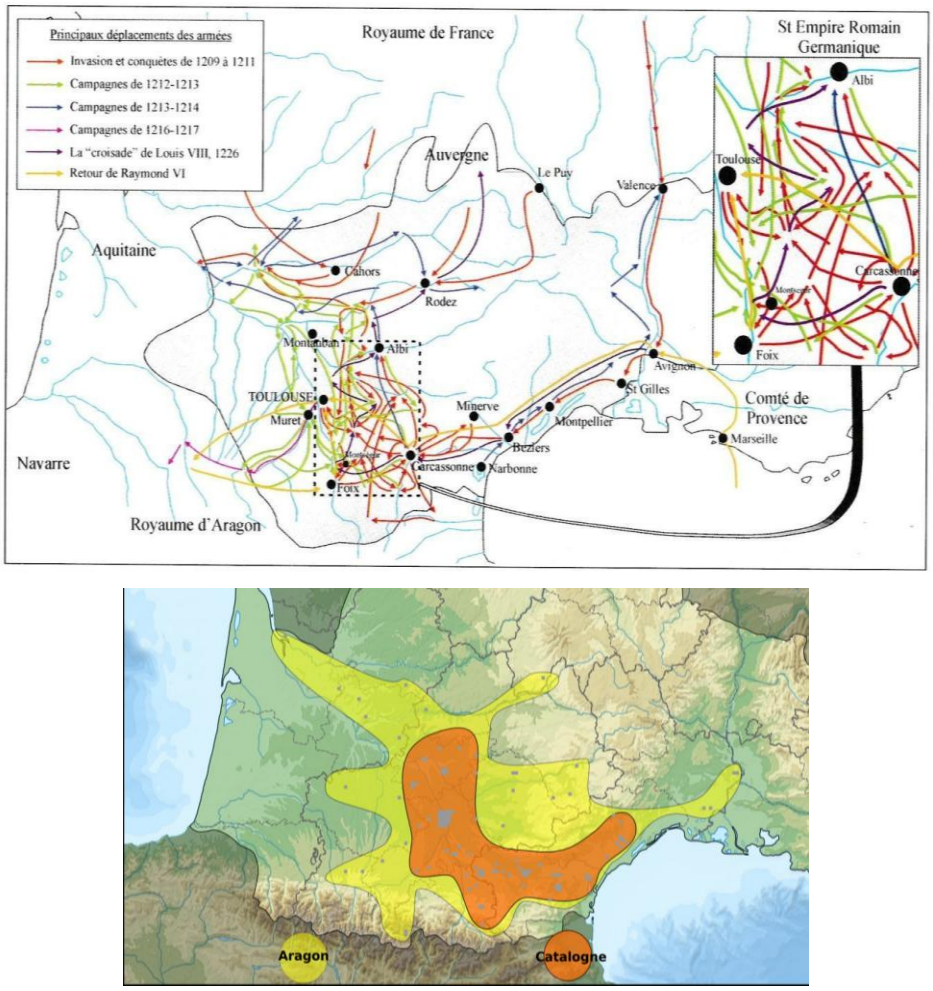
74. L'issue de la Guerre de Cent ans, en renforçant le pouvoir monarchique capétien, a contribué aussi à l'émergence d'une conscience identitaire d'appartenance au royaume de France, creuset du sentiment national qui s'épanouira au XVIII^e^ siècle et s'imposera au siècle suivant.

75. Ce parallèle entre la langue du blason et la langue parlée n'est pas si hasardeux qu'il y paraît et l'édiction de l'ordonnance de Villers-Cotterêts en août 1539 marque symboliquement le passage à une nouvelle ère politique et

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

2. L'hypothèse d'une naissance conjoncturelle

Cette explication a en outre le double avantage de pouvoir à la fois expliquer la disparition du *montflorit* aux XV^e^ et XVI^e^ siècles par assimilation à l'héraldique française, mais aussi de constituer un élément de justification de la vogue dont il a joui dans la partie centrale des pays occitans entre 1250 et 1350. En effet, il n'est probablement pas anodin que l'usage du *montflorit* se soit développé en particulier en Languedoc et sur les marges de Gascogne et de Guyenne durant le siècle qui a suivi l'annexion du comté de Toulouse et de ses satellites au royaume de France, à l'issue de la Croisade Albigeoise (1209-1229)[76]. La comparaison géographique entre une carte des opérations de ce conflit (*fig. 28*) et la répartition spatiale des items de notre corpus (*fig. 8*) apparaît en cela saisissante.



28. *Carte des opérations militaires lors de la Croisade albigeoise (1209-1229) et détail de la fig. 8*
Paul CASTELLA, *Occitanie, histoire d'une aliénation*, Millau, 1999, p. 120.

culturelle dans le royaume de France. Cependant, et pendant quatre siècles encore, l'occitan restera la langue majoritaire du quotidien et continuera de jouir dans l'héraldique d'une place de choix, avec des proportions d'armes parlantes tout à fait remarquables en Europe.

76. L'absence totale du *montflorit* en Provence, pourtant sous domination politique catalane à cette époque, renforce encore cette hypothèse.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

La fonction identitaire ostentatoire des armoiries explique justement qu'elles aient pu représenter un enjeu symbolique important politiquement et socialement durant les siècles d'installation puis de maintien du pouvoir royal français en zone occitane centrale. On connaît des exemples de familles aristocratiques languedociennes ayant adopté les fleurs de lis ou les émaux des armoiries capétiennes en signe de ralliement à la cause royale[77], face à l'hostilité encore bien ancrée envers « *li Frances* »[78]. Aussi, nous pensons que la promotion de motifs héraldiques identitaires comme le *montflorit*, a pu, de façon antagonique, répondre à une volonté de se démarquer culturellement et d'assumer une différence face à de nouvelles pratiques culturelles, jugées étrangères[79].

Le *montflorit* occitan a probablement trouvé son origine dans le *mont floronat* catalan, qui a joui aussi d'un usage certes marginal mais réel, dans plusieurs régions de langue d'oc[80]. Cette « influence » catalane doit bien évidemment être restituée dans le contexte culturel commun que connaissaient les pays de langue d'oc et leurs voisins d'outre Pyrénées depuis des siècles[81].

Cependant, le *montflorit* s'est écarté de ce modèle premier par le remplacement de la fleur de lis sommitale par une figure végétale originale qui n'existe nulle part ailleurs qu'en Occitanie. Cette plante harmonieuse aux feuilles ondoyantes gardera probablement à jamais les secrets de son identité mais ce qui est probablement essentiel pour en saisir la portée, est qu'elle venait se substituer à la fleur de lis. C'est là que se trouve peut-être l'explication du développement de l'usage du *montflorit* à partir de la deuxième moitié du XIII^e^ siècle, auprès d'une population encore meurtrie par 20 années de guerre intense[82], suivie de révoltes et de rébellions[83], ayant entraîné l'installation de nouveaux pouvoirs étrangers et la création de l'Inquisition, juridiction ecclésiastique d'exception sillonnant le pays dans une traque acharnée des comportements jugés déviants[84].

---

77. Voir à ce sujet LANGLOIS, FOLTRAN et SARRET, « La maison de Bérenger Mage… » (cité n. 40) à propos de la famille d'Abban, originaire de l'Albigeois et tôt engagée dans la Croisade aux côtés des croisés.

78. Ce sentiment anti-français d'une partie des populations des provinces récemment incorporées au domaine royal se perçoit dans plusieurs œuvres de troubadours du XIII^e^ siècle comme celles de Bernart Sicart de Marvejols, mais encore au beau milieu du XIV^e^ siècle avec Raimon de Cornet prenant fait et cause pour le roi d'Angleterre contre le roi de France, imitant en cela une partie de la noblesse occitane passée dans le parti anglais. Voir René NELLI, *Écrivains anticonformistes du Moyen Âge Occitan – II. Hérétiques et politiques,* Paris, 1977.

79. On sait que la langue notamment a constitué un domaine de crispation face à la présence de nouvelles élites et d'officiers royaux francophones, comme il apparaît dans les vers de *Bernart Sicart de Marvejols* : *Tot jorn m'azire Et ai aziramen* […] *Vas on que'm vire, Aug la corteza gen Que cridon Cyre Al Frances humilmen…* (« Tous les jours je me courrouce et ai grande haine […] car de quelque côté que je me tourne, j'entends les gens courtois qui appellent humblement les Français " Sire " »). *Ibidem,* p. 262. Gérard ZUCHETTO et Jörn GRUBER, *Le livre d'or des troubadours - Anthologie XII^e^-XIV^e^ siècle*, Paris, 1998, p. 191.

80. Les occurrences de *montfloronats* concernent les départements de l'Ariège, l'Aude, l'Aveyron, la Dordogne, le Gers, la Gironde, la Haute-Loire, l'Hérault, le Lot-et-Garonne et le Tarn.

81. Les Pyrénées n'ont constitué une frontière « naturelle » que dans les manuels scolaires publiés sous la troisième République notamment.

82. Seule croisade en terre chrétienne, la Croisade Albigeoise a utilisé les mêmes ressorts stratégiques qu'en Terre Sainte comme les massacres de masse et la confiscation des biens conquis.

83. Les Trencavel tentent un retour armé en 1240, le comte Raimond VII de Toulouse entre en rébellion en 1242 et sa mort en 1249 est suivie d'émeutes et de révoltes, réprimées dans le sang, comme à Najac en Rouergue.

84. Qu'ils soient religieux ou culturels. Le triomphe de l'Église va être suivi d'une politique sans précédent de traque des hérétiques (cathares, vaudois…) qui mènera au bûcher ou en prison des milliers de personnes jusque dans les années 1330. Les pratiques vestimentaires, notamment féminines, seront contraintes par des lois somptuaires. L'œuvre des troubadours ne résistera pas non plus au nouvel ordre moral imposé par l'Église. Comme le mentionne Jean-Louis BIGET dans « Hérésies, croisades et Inquisition en Languedoc (XII^e^-XIII^e^ siècle) », dans *Religions, pouvoir et violence*, éd. Michel BERTRAND, Patrick CABANEL, Toulouse, 2004, p. 33-56 : « Robert Moore a montré comment l'action inquisitoriale favorisait l'implantation du pouvoir monarchique en Languedoc. Dans ses ouvrages, il a souligné qu'avec la mise en place du système féodal et, plus encore avec l'essor des États princiers – et, parallèlement, de la

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026

Pourtant, nous pensons qu'il serait excessif de voir dans le *montflorit* un véritable signe de ralliement anti-capétien. Nous y distinguons plutôt un motif identitaire se démarquant ostensiblement de l'influence française symbolisée par le lis royal, un meuble original et typique propre à affirmer une conscience culturelle partagée.

Car, si le traumatisme de la Croisade Albigeoise fut bien au cœur d'une prise de conscience identitaire occitane, cette révélation s'est faite par amalgame plus que par opposition à l'identité française[85]. Ainsi, les nouveaux pays annexés au domaine royal vont, par leur étendue, transformer profondément en retour le royaume de France en lui donnant une façade méditerranéenne et une grandeur propre à en faire un grand état moderne en devenir[86]. Et force est de constater que le pouvoir capétien, s'appuyant sur une reprise économique à partir de 1250, va habilement s'attacher certaines parties de la population, en particulier le patriciat urbain[87], et apprivoiser la noblesse subsistante à grand renfort de charges, d'offices et de dignités ecclésiastiques[88]. Et c'est d'ailleurs la chancellerie royale qui finira par donner aux pays de langue d'oc annexés, jusque-là anonymes dans leur globalité, le nom de *Patria Lingue Occitane*[89].

CONCLUSION

Au terme de cet article, nous constatons que ce qui n'était au départ qu'une simple étude s'attachant à observer un meuble original et atypique, s'est transformé en une véritable enquête historique et sociologique pour définir les causes de son usage observé dans une temporalité et un espace limités. Les conclusions que nous en tirons et les hypothèses qu'elles génèrent à leur tour, montrent une fois de plus l'intérêt majeur de l'héraldique dans l'approche et la compréhension de l'Histoire des mentalités au Moyen-âge et au-delà.

Enfin, cette étude démontre, selon nous, la pertinence du cadre socio-linguistique dans l'analyse des comportements héraldiques des siècles passés. Cette perspective nous paraît indispensable pour aborder efficacement nos travaux et cet article ne représente probablement qu'un point de départ dans cette voie.

---

théocratie pontificale – s'affirmait un totalitarisme religieux produisant des effets violents ». Robert Ian MOORE, *The formation of persecuting society. Authority and Deviance in Western Europe 950–1250*, Oxford, 2007, 2e éd., p. 6-25.

85. Ainsi Emmanuel Le Roy Ladurie constatait que paradoxalement, la conscience de l'occitanité « brûlante » observée à l'époque était plus le fait des étrangers que des indigènes eux-mêmes (*Montaillou, village occitan de 1294-1324*, Paris, 1975, p. 440).

86. Voir à ce sujet Paul CASTELLA, *Occitanie, histoire d'une aliénation*, Millau, 1999, p. 118-140.

87. Sur l'aspect économique facilitateur du nouveau pouvoir : Philippe WOLFF, « Rôle de l'essor économique dans le ralliement social et religieux », *Effacement du Catharisme ? Cahiers de Fanjeaux,* n° 20, 1985, p. 243-256. La stratégie capétienne de domination et de contrôle des pays occitans annexés à l'issue de la Croisade Albigeoise a de son côté été bien décrite et analysée par Jean-Louis BIGET, « Effets de la Croisade : nouveaux seigneurs, nouvelle administration », dans *Au temps de la croisade. Sociétés et pouvoirs en Languedoc au XIIIe siècle. Actes des conférences et tables rondes tenues dans l'Aude 3 avril-20 octobre 2009*, Carcassonne, 2010, p. 215-232.

88. La réforme du clergé occitan au lendemain de la Croisade, dans un contexte de retour en force de l'orthodoxie, se fait avec l'appui de la petite aristocratie occitane qui y voit un moyen de promotion sociale important, ce qui préfigure les lignées papales occitanes qui s'épanouiront au moment de la papauté d'Avignon. Le cas de l'évêché de Toulouse en est un exemple, étudié par Odette PONTAL, « De la défense à la pastorale de la foi : les épiscopats de Foulque, Raymond du Fauga et Bertrand de l'Isle Jourdain à Toulouse », *Effacement…* (cité n. 87), p. 175-197.

89. Comme nous le voyons dans les preuves amassées dans l'*HGL*, l'expression de *Lingua Occitane*, attestée en 1302 (t. 6, preuve CCXIV p. 653), fut précédée par les formules *Linguae Provincialis* en 1289 (t. 6 preuve CXCII p. 630 c. 2) et *lingua videlicet quae vulgariter appellatur Lingua d'Oc* en 1290 (t. 6 preuve CXCII p. 631 c. 1). Nous pouvons remarquer que le nom de *Patria Lingue Occitane* donné aux trois sénéchaussées de Carcassonne, Beaucaire et Toulouse, servit donc, dès la fin du XIIIe siècle, à nommer un espace linguistique assez réduit mais étendu sur plusieurs variétés d'occitan (languedocien, provençal et gascon au moins).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2026